Errant dans la nuit, un homme perçut une lumière blanche et vive qui l’aveugla, puis un son suraigu tel une alarme poussée à plein volume irradia ses tympans. La douleur oculaire le força à s’arrêter et fermer les yeux tandis qu’il posa ses mains moites sur ses oreilles dans l’espoir d’atténuer ce son strident. Rien n’y fit. L’alarme hurlait toujours et, par réflexe, l’homme s’écarta d’un pas sur le côté et le silence repris ses droits. Seuls des vrombissements lointains se firent entendre.

L’homme rouvrit les yeux timidement et admira le paysage qui s’offrait à lui.

La citée étincelait de mille feux toute vêtue de couleurs chatoyantes et d’odeurs étonnantes. Entouré de gigantesques tours aux yeux de lumière braqués sur lui, le rêveur s’enivrait de toute ces sensations méconnues des simples humains. Les sons étaient étouffés comme enfermés dans une boite hermétique alors que des effluves d’odeurs inconnues et entêtantes affluaient à ses narines.

Dans cet univers, le temps passait au ralenti et l’attraction terrestre semblait être moindre tant l’homme se sentait léger au point de voler.

Un être étrange passa près de lui et l’homme le détailla. Sa peau avait une étrange couleur jaune fluorescente et son corps était disproportionné. Ses longs bras fins se terminaient par des mains immenses aux paumes larges et aux doigts en formes de boudins. Cette chose dont les yeux faisait pensé à ceux des personnages de manga et à la douche surdimensionnée lui parla d’une voix caverneuse. Son langage était incompréhensible, un mélange de français et d’une langue venue d’un autre univers.

Face à ce personnage l’homme se sentait mal à l’aise.

Soudain en proie à une violence tant inouïe qu’incontrôlable, l’homme empoigna le couteau qu’il avait dans la poche de son blouson et l’enfonça dans la chair de cette chose autant de fois qu’il le pu, jusqu’à ce que sa fureur s’apaise.

L’homme rangea son couteau et repris son chemin à la recherche d’autres sensations inexplorées dans ce rêve étrange.

L’adrénaline redescendit vite et une fatigue intense l’assaillit. Les couleurs se firent moins nettes, presque opaques, et les sons plus présent. L’homme s’assis sur un banc et le son des voitures roulant sur l’asphalte n’eut pas le temps d’atteindre son cerveau que ses yeux se fermèrent et son corps se recroquevilla sur les lattes de bois, l’allongeant en chien de fusil.

1

Les lumières des gyrophares dansaient dans le regard des curieux qui tentaient de s’approcher malgré les rubans jaunes qui encadraient la scène de crime.

Le secteur était surveillé par des policiers en uniforme qui laissaient passer que les personnes autorisées. Les cheveux enfermés dans une charlotte, le médecin légiste se reconnaissait surtout à sa blouse et ses sur-chaussures bleues turquoises.

Habitué aux policier peu scrupuleux, qui pour aller plus vite, touchaient à tout et dénaturaient la scène de crime en laissant leurs empruntes au risque de rendre tout indice inexploitable, le docteur Laurent Piaget ne s’embarrassa pas de politesses avant de râler.

* J’espère que vous n’avez touché à rien !
* Bonjour Docteur ! Bien sûr que non, docteur ! Railla le lieutenant Gomez de son accent prononcé.
* Bon ! Vous m’excuserez, mais j’ai du travail qui m’attend, lança le légiste en se dirigeant vers une bâche sans prendre la peine de répondre à la pique du policier.
* Je peux rester avec vous pour avoir les infos en avant-première ? Demanda un brigadier.
* Je vous enverrais mes conclusions, c’est promis ! Assura le cinquantenaire. D’ici-là, je vous prierais de ne pas me déranger.
* Mais…
* Laisse tomber, Noah ! intima le brigadier Friche alors que le légiste s’éloignait. Piaget n’aime pas les flics et nous le lui rendons bien !

Les enquêteurs s’étaient rapprochés de leur voiture afin de laisser les techniciens de la police scientifique relever les indices.

S’était un passant qui avait appelé la police après avoir découvert le corps ensanglanté d’une femme au cœur du jardin Hoche. Passionné par les histoires policière, l’homme avait affirmé ne rien avoir touché avant l’arrivée des secours. D’après lui, dans les séries policières, les badauds qui touchaient à tout se faisaient hurler dessus, il avait bien compris la leçon.

Julien Friche se retint de rire à plein poumon en pensant que son collègue allait s’amuser à auditionner pareil énergumène.

L’homme avait pourtant la cinquantaine passée, mais avec ses cheveux hirsutes, son bouc et son pantalon large, il faisait penser à un de ses hippies des années soixante-dix.

Les minuscules pupilles de l’homme s’agrandirent aussitôt lorsque le brigadier Giers lui demanda ce qu’il faisait si tôt dans la matinée. Sentant l’accusation poindre, le témoin s’emporta.

* Vous croyez vraiment que je vous aurais appelé si s’était moi qui avait tué cette pauvre fille ?
* On ne sait jamais ! Vous savez, je ne fais que mon travail…
* Non ! Votre travail, c’est de retrouver l’assassin de cette gamine et pas de me poser des questions à la con !
* Mais c’est en répondant à ces questions à la con, comme vous le dite, que vous pourrez m’aider à trouver le tueur !
* Ok, je vous écoute alors !
* Qu’est-ce que vous faisiez dans le jardin hoche à quatre heure du matin ?
* Ce que je fais toujours quand je n’arrive pas à dormir, je marche.
* Vous avez marché combien de temps avant de découvrir la victime ?
* Une bonne demi-heure. J’habite près de l’école Jules Verne et j’ai pris l’habitude de faire le tour du jardin Hoche quand le sommeil ne vient pas.
* Est-ce que vous avez croisé des gens ?
* Oui, des toxicos comme d’habitude et des jeunes un peu éméchés qui devaient sortir de boite.
* Personne qui vous aurait paru louche ?
* Parce que des toxicos pour vous ce n’est pas louche ? Demanda le témoin en mimant la stupeur.
* Est-ce que vous avez déjà croisé la victime ? Ce soir ou bien un autre jour ? Demanda Noah sans relever le sarcasme.
* Non, jamais.
* Très bien, je vous laisserais passer au commissariat demain pour signer votre déposition.

Noah rejoignit ses collègues près des véhicules. A voir leur mine déconfite, leurs résultats n’étaient pas meilleurs, ce que confirma Julien.

* Les voisins n’ont rien vu, ni rien entendu et les quelques curieux que j’ai pu interroger m’ont seulement confirmé que les gyrophares font leur effet !
* Rien non plus du côté du témoin…
* Bon et bien on n’a plus qu’à s’armer de patience en attendant les résultats d’analyse et le rapport du légiste ! Souffla Gomez

Dès le lendemain après-midi, le lieutenant Gomez reçu un mail du légiste et s’empressa d’organiser un débriefing express avec son équipe en présence du commissaire.

Dans la petite salle de réunion, les policiers s’étaient installés de chaque côté, laissant leur chef en bout de table. Le commissaire Jean-Pierre Colin n’était pas arrivé à ce grade par hasard. A cinquante-quatre ans, il comptabilisait plus de la moitié de sa vie en expérience de terrain et venait tout juste de daigner accepter sa promotion pourtant refusé durant plusieurs mois. Son caractère bourru était égal à sa corpulence robuste qui forçait le respect tant au sein de son équipe qu’auprès des malfaiteurs qu’il avait interrogés.

Initiateur de cette réunion improvisée, Mario prit la parole en premier pour énoncer les grandes lignes des conclusions du médecin légiste.

* Piaget a dénombré huit coups de couteau qui ont perforés la victime à plusieurs endroits, dont un qui a sectionné l’artère carotide ce qui lui aura été fatal.
* Huit coups de couteau ? Souffla Noah impressionné. Le meurtrier s’est acharné !
* Vraisemblablement, confirma le commissaire. Reste à savoir s’il s’agit d’un coup de folie ou s’il a préméditation. Quoi d’autre du côté du légiste ? demanda le commissaire à l’attention du lieutenant.
* La victime ne présente aucun signe de défense…
* Ce qui voudrait dire que l’assassin a pris la victime par surprise. Déclara Julien Friche en réfléchissant à haute voix.
* Ou bien, la victime le connaissait ! Lança Noah.
* Sinon, la victime ne présente aucune ecchymose, ni trace de viol, enchaina Mario afin de clore le débat entre ses deux adjoints. L’analyse du contenu gastrique et des toxines est en cours et devrait nous parvenir d’ici la semaine prochaine.
* Merci, lieutenant. Qu’est-ce que l’on sait de la victime ?
* Zélie Tonnelier a dix-neuf ans, annonça Julien sur un ton d’orateur expérimenté. Originaire de Savoie, elle est installée depuis septembre dernier à l’université de Grenoble pour suivre un cursus en langues étrangères appliqué.
* Est-ce que tu sais où elle habite ? Demanda Noah.
* La résidence…, hésita Julien en recherchant le nom dans ses notes. C’est bon, je l’ai ! Elle loue un studio à la résidence Filaos, près de la caserne de Bonne.
* Vous avez une idée en tête, brigadier ? Demanda le commissaire.
* Non, je me demandais juste si la victime avait un pied-à-terre, ce qui à l’évidence n’est pas le cas !
* Il y a une chose que je ne comprends pas, siffla Mario. A moins que cela n’ait changé en dix ans, mais à mon époque, on cherchait un logement près de la FAC que l’on comptait fréquenter !
* Les deux sont si loin que cela ? S’étonna Julien.
* Regarde, lança Mario en ouvrant un plan sur internet. Là, tu as la résidence Filaos… et là, le bâtiment dans lequel la victime se rendait chaque jour pour ses études.
* C’est sûr que ça fait une petite trotte !
* Je connais assez bien cette résidence pour savoir qu’il y a une ligne de bus et un arrêt de Tram pas très loin, s’interposa Noah sous les yeux interrogateurs de ses collègues. Donc, sachant que le bâtiment des langues étrangères appliquée se trouve à Saint-Martin-d’Hères, la victime devait prendre tous les jours la ligne C !
* Ligne de Tram ou de bus ? demanda Julien.
* Tram, répondirent en cœur ses collègues.
* J’aimerais bien savoir comment tu peux connaitre aussi bien l’université de Grenoble et surtout la résidence dans laquelle notre victime logeait… Railla Julien.
* Avant de devenir flic, je pensais devenir prof d’anglais… Et ma petite amie de l’époque avait un studio dans cette même résidence ! Donc, vu que je connais assez bien les lieux, je préfèrerais me charger moi-même de faire un tour à la résidence Filaos ! Peut-être que je rencontrerais d’ancien camarade…
* Et moi, je vais faire un tour à Saint-Martin-d’Hères…
* Pas si vite ! Intervint le commissaire sur un ton impérieux. Est-ce que quelqu’un s’est renseigné sur les amis et la famille de la victime ?
* Ok, je me dévoue ! Soupira Mario en brisant un silence pesant.

\*\*\*

Planté devant un grand bâtiment de style contemporain, arrondi pour suivre l’angle de la rue, Noah admirait cette résidence qui n’avait pas changé depuis ses années à l’université. Le jeune brigadier s’assura qu’il n’avait pas oublié de prendre une photo de la victime avant de passer l’entrée de l’immeuble.

Rangées par étage, les boites aux lettres prenaient un mur entier.

De la façade, Noah avait compté cinq étages et une dizaine d’appartement chacun.

Trop occupé à chercher le nom de la victime, écrit petit sur les boites aux lettres, le jeune homme ne prit pas attention aux talons qui se rapprochaient de lui, si bien qu’il sursauta lorsqu’une voix féminine qu’il reconnut aussitôt, s’adressa à lui.

* Si tu cherches ta sœur, elle n’est pas dans cet immeuble !
* Jenny ? Qu’est-ce que tu fais là ? Ne me dis pas que tu as repris tes études !
* Pas vraiment, non ! Ricana la femme aux longs cheveux blonds et bouclés. Je fais le ménage ici une fois par semaine.
* Ah !
* Et oui, tout le monde n’a pas la chance d’être fonctionnaire ! Et toi, qu’est-ce que tu viens faire dans une résidence étudiante ? Draguer les pimbêches dans mon genre, je paris ! Se moqua-t-elle.
* Je n’ai pas dit ça !
* Tu as mauvais mémoire, alors ! Railla la femme. Rappelle-toi quand ta sœur à fait son comming-out en me présentant à toi et tes parents comme sa nouvelle petite amie…
* Tu venais ne me larguer ! S’expliqua Noah. Donc excuse-moi d’avoir eu du mal à accepter que mon ex m’ait jeté pour ma petite sœur !
* C’est bon ? tu as fini ton laïus ?
* Quoi ?
* Redescend ! C’était pour te faire râler ! Et ça a bien marché, lança-t-elle d’un air satisfait. Allez accouche ! Pourquoi tu es là ?
* Est-ce que tu connais cette fille ?
* Je l’ai croisé quelques fois dans le hall, répondit Jenny après avoir étudié la photographie. Si c’est une de tes conquêtes, tu pourras lui rappeler la politesse, parce que je ne me souviens pas l’avoir entendu dire bonjour une seule fois !
* Tu sais si elle habite ici ?
* Ah, donc c’est sa boite aux lettres que tu cherchais…, souffla-t-elle faisant mine de s’interroger. Oui, son studio est au quatrième.
* Est-ce que tu l’as déjà vu entrer ou sortir accompagnée ?
* Tu n’étais pas aussi jaloux avec moi…, susurra jenny. Et elle n’est pas un peu jeune pour toi ?
* Jenny, je viens en tant que policier…
* Merde ! Qu’est-ce qu’elle a fait ?
* Elle est morte… On l’a retrouvé dans le jardin Hoche.
* Ah ! Ok ! Comme je te l’ai dit, elle ne m’a jamais parlé ni même regardé. C’était surement honteux pour une snobinarde comme elle d’oser lever les yeux sur une femme de ménage !
* Je vois… Et est-ce que tu l’as vu récemment en compagnie d’autre personne ?
* Oui, elle recevait régulièrement la visite de deux personnes. Un homme et une femme qui doivent avoir à peu près son âge et avec qui elle avait l’air proche.
* Dis-moi, est-ce que tu pourrais voir avec Malo si elle la connaît ?
* Nous ne vivons plus ici depuis que ta sœur a terminé ses études donc je ne pense pas qu’elle pourra t’aider ! Mais tu peux toujours la contacter pour prendre de se nouvelles…
* Ok… Je te remercie pour les infos et je te laisse passer au commissariat au plus vite pour ta déposition. Moi, ce n’ai pas que je ne t’aime pas, mais je dois retourner travailler.

La journée touchait à sa fin et l’équipe d’enquêteurs se réuni comme chaque soir pour mettre leurs trouvailles en commun.

Julien, le retardataire habituel profita que ses collègues l’aient attendu pour prendre la parole en premier.

* J’ai rencontré les deux meilleurs amis de notre victime à la FAC, Liliane Collier et Sammy Ghénot. D’après eux, notre victime était du genre dragueuse, presque allumeuse lorsqu’elle avait un coup dans le nez. La veille de sa mort, ils étaient allé en boite tous les trois, mais le retour s’était fait à deux…
* Ils ne l’ont pas attendu ? S’indigna Noah.
* J’ai fait la même réflexion, mais Liliane Collier m’a expliqué qu’à chaque fois qu’ils allaient en boite avec la victime, celle-ci trouvait toujours un homme pour la raccompagner. Donc, maintenant, ils ne s’embêtent plus à l’attendre pour rien et font comme si elle n’était pas avec eux.
* Et il ne leur est jamais venu à l’esprit qu’elle pouvait faire des mauvaises rencontres ? S’énerva Noah qui ne pouvait s’empêcher de penser à sa sœur.
* C’est bien là leur problème ! A force de s’acharner à lui demander de les rejoindre à la sortie et de se prendre des refus ou directement des lapins, ils en ont eu marre avant de baisser les armes… Ça se comprend !
* Ouais, j’ai connu…, souffla Noah. Du côté de la résidence, je n’ai pas grand-chose si ce n’est que la femme de ménage m’a dressé le portrait d’une fille peu aimable et malpolie. D’après Jenny… Enfin, la femme de ménage aurait croisé plusieurs fois notre victime en compagnie de deux personnes, un homme et une femme de son âge. Donc surement les deux personnes que tu as interrogées.
* Jenny… Se moqua Julien.
* Sinon, la famille de notre victime habite en Savoie, intervint Mario. J’ai eus les parents au téléphone, mais leur travail ne leur permet pas de se déplacer tout de suite, il faudra donc attendre samedi pour qu’ils viennent signer leur déposition au commissariat. D’après eux, la victime était naïve parce qu’elle avait tendance à trainer avec des hommes plus vieux qu’elle. En revanche, ils ne voient pas qui pourrait lui vouloir du mal. Et j’ai convoqué le frère pour demain après-midi.
* C’est peut-être un mec que la victime aurait chauffé en boite qui l’a tué, lança Noah.
* Dans ce cas, il y aurait eu viol ! Surenchérit julien. On peut aussi imaginer la vengeance de la petite amie du mec que la victime aurait chauffé…
* Les gars, Vous voyez beaucoup de personne en boite avec un couteau ? Non, moi, je tablerais plus sur le coup de malchance… Elle était là au mauvais endroit et au mauvais moment !
* Pourquoi pas… Donc, ce serait quoi ? Un psychotique en proie à ses hallucinations ?
* Ou bien, un drogué…, proposa Noah.
* Impossible que ce soit un drogué ! Affirma Julien. Sinon, il lui aurait au moins volé le liquide… or, son portefeuille est intact tout comme ses billets.

\*\*\*

Plus d’une semaine s’était écoulée et les enquêteurs attendaient toujours les résultats des analyses des éléments prélevés sur la victime et des empreintes relevées sur la scène de crime, malgré leurs multiples relances.

Le lieutenant Gomez avait une confiance absolue en son équipe, cependant, il prit l’initiative de convoquer Liliane Collier, la meilleure amie de la victime pour lui faire subir un interrogatoire en bonne et due forme. Son instinct lui disait que la jeune femme n’avait pas révélé tout ce qu’elle savait à son adjoint, Julien Friche. Trahi par son chef et ami, le brigadier serrait les dents dans la salle éclairée uniquement par l’écran d’un ordinateur. A ses côtés, Noah et le commissaire regardaient par-delà la vitre sans teint la femme brune qui était assise, l’air stressé, tandis que Julien ruminait et attendait le moment de pouvoir faire avouer ses torts à son lieutenant.

Liliane Collier était visiblement très stressée et anxieuse avec ses coudes sur la table et sa tête dans les mains. Ce n’était pour autant pas une preuve de culpabilité et les policiers le savaient. Cette situation, être convoqué formellement avant de se retrouver cloitré dans une petite salle presque trop éclairée en vue d’être interrogé pendant des heure, pourrait rendre nerveux n’importe qui.

Mario mit un terme au supplice de la jeune femme en entrant dans la pièce et son regard larmoyant faillit déstabiliser l’enquêteur chevronné. Habitué aux suspects manipulateurs qui savent se donner de airs supérieurs, le lieutenant fut surpris par l’air abattu de la jeune femme. Mario eu besoin que d’une respiration pour se reprendre. Contre toute attente, la suspecte prit la parole en premier sur un ton plus agacé que contrit.

* J’ai déjà dit à votre collègue tout ce que je sais sur Zélie…
* Je sais et je vous crois, mais je pense, qu’inconsciemment, vous avez omis des détails sur la personnalité de votre amie.

Julien souri en constatant que pour une fois Mario avait décidé de jouer au gentil flic. Loin du sentiment de trahison qui était passé depuis peu, le brigadier comprenait les doutes légitimes du lieutenant. Si la victime n’avait pas tout dit à Julien, Mario se devait de la faire parler, mais sans la braquer s’il voulait obtenir un résultat. Et qui était plus à même d’écouter qu’un confident ?

* Vous voulez un café ? Un thé ?
* Je veux bien un café… Avec un sucre.

La jeune femme semblait se détendre et Mario fit un signe de tête à la vitre qui formait la moitié du mur à sa gauche.

* Je ne remets pas en cause votre témoignage, mais j’ai encore quelques questions à vous poser.
* Je vous écoute.
* Vous avez dit que votre amie était du genre dragueuse, c’est bien ça ?
* Quand elle est ivre, oui… Enfin quand elle était ivre !
* Dans ce cas, est-ce qu’il vous parait plausible que son agresseur soit un homme qu’elle a dragué et qui en aurait voulu plus ?
* Oui, c’est possible… Mais je crois que je me suis mal exprimé auprès de votre collègue.
* Comment ça ?
* Quand je lui ai dit qu’elle a tendance à draguer, ce n’est pas dans le sens où elle voulait les mettre dans son lit…

Julien entra au même moment avec deux cafés fumants et le silence se fit.

Liliane attendit qu’il ait refermer la porte derrière lui pour poser, d’une voix chevrotante, la question qui lui brûlait les lèvres.

* Est-ce que votre collègue peut entendre notre conversation ?
* Oui, mais je vous assure qu’il vous sera reconnaissante de lui expliquer ce qui lui a échappé lors de votre première entrevue.
* Ok ! Souffla la jeune femme en respirant bruyamment. Zélie était une femme très complexée par son physique, mais aussi par sa façon de penser. D’un côté, elle se trouvait moche et ce sont ses propres mots et d’un autre côté, elle était plu mûre que ceux de son âge et ce depuis son adolescence. C’est pour ça qu’elle était plus à l’aise avec les gars plus vieux qu’elle.
* Oui, ses parents m’ont expliqué qu’ils n’aimaient pas la voir trainer avec des hommes plus mûrs et qu’ils regrettaient qu’elle ne se soit jamais intéressé à ceux de son âge. Ils pensent, d’ailleurs, que c’est ce qui lui a fait défaut.
* Personnellement, je ne pense pas, non ! Certes, Zélie était beaucoup dans la provocation et elle en jouait, surtout avec ses parents, mais elle savait se défendre des hommes trop entreprenant, même s’il lui arrivait de frôler le danger…
* Que voulez-vous dire ?
* L’année dernière, Zélie m’avait raconté qu’elle avait été amoureuse d’un gars. Elle se voyait déjà maqué avec lui et tout ! Mais, un jour, alors qu’ils étaient dans sa voiture, elle a compris qu’il voulait seulement coucher avec elle. Elle m’avait expliqué que pour lui donner une bonne leçon, elle l’avait chauffé à mort au point de se retrouver qu’en petite culotte, et au moment crucial, elle s’est rhabillé avant de se barrer.
* Vous pensez qu’elle aurait pu se venger de la sorte dernièrement ?
* Ça m’étonnerais. Vous savez, lorsqu’elle m’a raconté cette histoire sur le ton de l’humour, elle avait déjà pris du recul et analysé la situation. C’est elle-même qui m’avait avoué qu’elle avait eu du bol qu’il n’ait pas cherché à la violer.
* Qu’est-ce que vous pouvez me dire de plus sur votre amie ? Histoire que j’essaye de mieux la connaitre.
* C’était une fille très sensible…
* Ce qui veut dire… ?
* Si je vous en dis plus, vous allez me rire au nez ! Et vous ne me croirez pas, de toute façon !
* Essayez toujours… Au pire, vous pourrez faire enlever cette partie de votre témoignage, si vous le voulez, assura Mario.
* Ce ne sera pas la peine puisque c’est la stricte vérité ! Zélie avait le don de ressentir les émotions des autres…
* Comme nous tous, au final… répondit le lieutenant d’un air désabusé.
* Je vous avais bien dit que vous alliez vous moquer de moi !
* Eh bien, expliquez-moi, si vous voulez que je vous crois.
* Je l’ai vu à l’œuvre une fois alors que nous étions à la terrasse d’un café. Nous parlions de choses et d’autres quand Zélie est devenue blanche et a eu du mal à respirer. J’ai cru qu’elle allait faire un malaise…
* Et ce n’était pas le cas ?
* Non ! Par la suite, elle m’a expliqué que c’était le fait d’avoir croisé une serveuse.
* Et vous l’avez cru sur parole ? Siffla Mario dubitatif.
* Non, bien sûr que non ! Mais j’ai compris plus tard que Zélie avait ce don lorsque je suis passé près de la serveuse en question qui parlait de sa récente séparation.
* Est-ce qu’elle vous a parlé d’autres phénomènes de ce genre ?
* Oui, mais ce sont seulement ses dires à elle !
* Mais je sens que vous avez une autre histoire à me raconter…, insista le lieutenant qui présentait que la jeune femme n’osait pas tout lui dire.
* Imaginez seulement ! A ce moment-là, j’étais au fond du trou. Rien qui allait, ni les amours, ni le boulot et personne à qui parler. Quand j’ai reçu un coup de fil inattendu…
* Votre amie…, conclue Mario.
* Exactement ! C’était pendant les vacances de Noël et Zélie était partie voir ses parents en Savoie. La seule question qu’elle m’a posée quand j’ai décroché c’était « qu’est-ce qu’il y a ? »

La voix de la jeune femme se brisa et Mario lui signifia qu’il n’avait plus de question à lui poser.

Le lieutenant laissa quelques instants à son témoin pour se remettre de ses émotions, le temps pour lui de faire le point avec son équipe.

* Tu veux savoir ce que j’en pense ? Railla Julien.
* Dis toujours…
* A mon avis, notre victime a joué avec le mec de trop en lui faisant croire qu’elle assouvirait ses fantasmes et, quand il a compris qu’elle se débinait, il la tue !
* Sauf qu’il n’y a pas eu viol…, s’indigna Noah.
* Et alors ? C’est un coup de folie…
* Ou c’est sa perception accrue des émotions qui était visée… réfléchit tout haut Mario.
* Tu crois vraiment à cette histoire d’empathie surdimensionnée ? demanda Julien sur un ton moqueur. Moi, je pense plutôt que notre victime savait très bien analyser les gens de par leur posture et leur faciès !
* Je ne sais pas… Avoua le lieutenant. Et cette histoire de ressenti par télépathie ?
* Je peux faire exactement la même chose ! Râla Julien.
* Comment ça ?
* Tout simplement, un soir où tu n’es pas bien, tu appel tous tes amis et celui qui n’est pas bien non plus aura l’impression que tu as ressenti ses émotions à distance !
* Peut-être…, souffla Mario sans conviction.
* Tu peux me croire, ces histoires de ressentir les émotions à distance c’est comme les fantômes, ça n’existe pas !

\*\*\*

Après une semaine et demi d’attente, les résultats d’analyse étaient parvenus aux enquêteurs. En fin de journée, le commissaire Colin réunit son équipe pour faire le point.

* Lieutenant, je vous laisse la parole.
* D’après le légiste, la victime aurait consommé beaucoup d’alcool avant sa mort, près de deux grammes par litre de sang. L’analyse gastrique révèle qu’elle aurait mangé une nourriture grasse et sucrée…
* En gros, la victime est allée dans un fast-food avant de se prendre une cuite en boite, résuma Julien.
* Vraisemblablement…, Confirma le commissaire. Est-ce qu’on a retrouvé l’arme du crime ?
* Pas encore, s’excusa Noah, et la tâche ne va pas être simple puisque les camions poubelle sont passé le lendemain matin !
* Alors, faites toutes les déchèteries du coin ! S’énerva Jean-Pierre Colin.
* Sinon, on a un point positif ! S’interposa Mario. Les empreintes et l’ADN appartiennent à un dénommé Lucas Sterne…
* Je me suis renseigné sur lui, affirma le brigadier Giers, c’est un délinquant notoire. Lorsqu’il était mineur, il s’est fait pincé deux fois pour vol à l’étalage dans des grandes surfaces. Depuis qu’il est majeur, il enchaine les délits liés à l’alcool et s’est récemment attrapé avec un joint sur lui. La police de Meylan le connait également et le soupçonne de revendre des stupéfiants…
* Je veux le voir en garde-à-vue demain à la première heure ! Ordonna le commissaire.

Dans la petite salle destinée aux interrogatoires, un homme faisait les cents pas. Vêtu d’un sweet à capuche noir, d’un survêtement foncé et de tennis usées jusqu’à la corde, le trentenaire collait parfaitement à la représentation générale du malfrat.

Noah avait été missionné par le commissaire pour faire avouer au suspect le meurtre de la jeune femme retrouvé au jardin Hoche. Pourtant peu expérimenté face à ses collègues, le brigadier avait, tout de même, rapidement cerné le personnage. En plus d’enchainer les délit, l’homme que le jeune policier s’apprêtait à interroger semblait accroc à des produits illicites. Le brigadier l’avait compris grâce aux pupilles rétractées du suspect et par son agitation excessive. Si l’interrogatoire durait de trop, l’homme finirait par être en état de manque ce qui pourrait jouer en la faveur du policier. Noah savait qu’un tel était rendait nerveux le drogué qui le conduirait à avouer au plus vite pour avoir sa dose rapidement. Le brigadier laissa planer le suspense une bonne demi-heure avant d’entrer dans la pièce sans un regard et de s’assoir dos à la vitre sans teint, intimant au suspect de l’imiter.

* Bonjour, monsieur Sterne. Je suis le brigadier Giers…
* Cool ! râla l’homme. Maintenant, vous pouvez me dire ce que je fais là ?
* Je vous sens stressé… Vous pouvez vous détendre, je ne vais pas vous faire de mal !
* Par ce que vous seriez détendu, vous, si vous étiez convoqué sans motif ?
* Je vous garantis que nous avons un très bon motif…
* Lequel, alors ?
* L’homicide de cette jeune femme, déclara Noah en posant un portrait de la jeune femme sur la table.
* Je ne l’ai jamais vu !
* Je vous crois…
* Je peux partir où vous me soupçonnez ?
* Vous êtes même le numéro un !
* Je vous ai dit que je ne la connais pas !
* Pourtant nous avons retrouvé votre ADN dans le jardin Hoche…
* Normal, j’y passe presque tous les jours !
* Pour vendre ou pour acheter ? Les deux, peut-être…
* Je ne touche plus à ces merdes depuis des mois ! S’énerva le suspect.
* C’est d’ailleurs pour ça que vous êtes en manque…, Ironisa le brigadier. Vous pouvez toujours mentir, les analyses sanguines confirmeront mes doutes.
* Ok, je snif de temps en temps…, mais qu’est-ce que ma consommation vient faire avec la mort de cette femme ?
* A vous de me le dire…, rétorqua Noah.
* Je n’en sais rien, moi !
* Je pense que vous étiez en manque et sans argent, donc vous tentez de voler le sac de la victime et elle se débat…
* Mais non !
* Alors c’est quoi ? S’écria soudain le brigadier. Vous étiez sous l’emprise de la drogue ? Un hallucinogène ? Dans ce cas, ce serait un coup de folie !
* Mais je ne l’ai pas touché, je vous dis ! S’écria l’homme qui commençait à paniquer.
* Faux ! Nous avons trouvé vos empreintes sur le corps de la victime…
* C’est pas possible, souffla l’homme dont les larmes commençaient à nouer la gorge.
* Bon ! Vous pouvez me dire ce que vous faisiez dans la nuit du premier au deux février ?
* Je ne sais plus… Je devais être dans mon lit ! C’est ce qu’on fait la nuit, non ? Railla le suspect excédé.
* Quelqu’un peut l’attester ?
* Non, parce que je ne sais plus ce que j’ai fait à cette date.
* Que je vous rafraîchisse la mémoire, je vous parle du week-end, il y a trois semaines…
* Ok, je me souviens être allé en discothèque comme chaque week-end…
* Laquelle et avec qui ?
* J’étais seul et je ne me souviens plus du nom de cette boite ! Je ne vais jamais dans la même d’une semaine à l’autre.
* Vous avez fait quoi ensuite ?
* En boite, j’ai bien picolé et j’ai rencontré un type qui m’a filé une pilule avant de partir. La suite, c’est le néant complet jusqu’à ce que je me réveille le dimanche vers deux trois heures l’après-midi !
* Vous êtes sorti de la boite à quelle heure ?
* Après minuit, c’est sûr… Mais je ne peux pas vous donner d’heure exacte.
* L’homme qui vous a donné la pilule, vous pourriez me le décrire ?
* Vous savez, je garde un souvenir flou de cette nuit-là…
* Ok, je vous crois, mais ne rêvez pas, votre histoire d’amnésie ne vous disculpera pas… Surtout avec votre casier, ivresse sur la voie publique, conduite en état d’ébriété et je ne compte pas le nombre d’arrêt pour détention et vente de produits stupéfiants !
* Je n’ai pas tué cette femme ! cria le trentenaire alors que le policier ouvrait la porte.
* Ce n’est plus de mon ressort, dites-le au juge !

Noah se détendit instantanément en sortant de cette pièce étroite. Il commençait à s’habituer à cette confrontation permanente au déni des prévenus. Pourtant, cet interrogatoire le laissa songeur. L’émotion dans la voie du suspect, lorsqu’il clamait une dernière fois son innocence, semblait si sincère malgré l’AND, les empreintes et, plus récemment, le couteau trouvé dans une poubelle.

Les doutes du brigadier se dissipèrent lorsqu’il retrouva ses collègues dans le hall du commissariat, qui pour le féliciter de son interrogatoire rudement mené, lui donnèrent chacun une tape amicale dans le dos.

Assise à même le trottoir, la tête lui tournait et elle se sentait chavirer.

Il lui fallut quelques minutes pour reprendre du courage. En se redressant sur ses jambes, elle manqua de tomber à la renverse.

Le vent venait de se lever en cette nuit de la fin mars. Sa robe au dos nue était trop légère et la femme resserra les pants de son long manteau noir. Soudain, elle se sentit grandir comme par magie. Le monde qu’elle connaissait changea en une fraction de seconde sous ses yeux effarés.

Le bitume qu’elle foulait s’était éloigné si vite et si loin de ses yeux qu’elle avait l’impression de marcher sur une mer grise et immobile. La route qu’elle traversait était devenue un boulevard qui s’allongeait à chacun de ses pas. Les quelques lampadaires qui l’entouraient s’étaient transformés en gigantesques astres et l’immeuble ovale qui lui faisait face se mouvait tel un manège.

Terrorisée depuis sa plus tendre enfance par les manèges à sensation, la femme hésita un instant à pénétrer dans cet œuf géant.

Au plus profond d’elle-même, la femme savait que ces images n’existaient pas. Elle se dit alors qu’elle ne s’était, finalement, pas réveillée. Elle devait être encore allongée sur ce banc et s’était plongée dans ce rêve fabuleux.

Face à cette réalité, ses doutes et ses craintes s’envolèrent et la femme passa sereinement les portes du hall d’entrée.

Une lumière tamisée de couleur verte l’y accueillit. Haute de plus de trois mètre, une statue au visage défigurée la fit sursauter alors qu’elle se dirigeait vers la cage d’escaliers. En ouvrant la porte, la femme crut entendre un bruit derrière son dos et se tourna vivement. Il n’y avait personne à part la statue qui avait légèrement bougé pour lui faire face et lui montrer des crocs acérés.

Terrifiée par cette vision, la femme s’engouffra en hâte dans les escaliers qu’elle gravit à toute vitesse, espérant échapper à ce démon. Sur le pas de la porte du premier étage, la femme avait le souffle court. En repensait à cette seule vérité plausible, du fait qu’elle devait être en plein rêve, son cœur se calma en quelques secondes. Elle monta les deux autres étages tranquillement pour entrer dans un couloir infini aux murs pailletés.

Intriguée par la lumière rouge vif que laissait passer la porte du fond, la femme s’avança. Une voix émanait de cette pièce fermée. D’abord un murmure, mais plus elle se rapprochait, plus cette voix devenait fluide. Cette voix chaude était celle d’une femme qui lui intimait d’entrer alors que la porte s’ouvrit toute seule.

Elle pénétra alors dans un salon disproportionné dont la lumière était aveuglante.

La porte se ferma en claquant ce qui fit sursauter la femme qui se retourna une fois de plus vivement sans voir personne. Le plus étrange étaient ces tableaux accrochés au mur. Dès qu’elle posait les yeux dessus, ils s’animaient comme par magie. Dans l’un, le vent tordait les épis de maïs, tandis que dans celui d’à côté un homme abattait un arbre avec sa hache.

Soudain, une créature au corps humain surmonté d’une tête de chien vint à sa rencontre. La femme ne vit pas de lèvres bouger, pourtant une voix n’avait de cesse de lui répéter : « les gens qui se montrent gentils te veulent du mal… ».

Cette voix s’était la sienne.

La femme avait beau se dire et se répéter que ce n’était qu’un rêve, la voix ne s’effaça pas, mais s’amplifia de plus belle au point que la femme crut devenir folle.

Une seconde lui suffit pour échafauder un plan pour éliminer cette créature démonique et mettre fin à ce vacarme. Son plan était simple.

Elle commença tout d’abord par demander à cette créature à boire et lorsque celle-ci revint avec un verre d’eau, la femme lui proposa de boire plutôt l’apéritif. La créature hocha et tourna les talon quelques minutes avant de revenir avec un second verre et une bouteille de whisky.

De sa voix suraiguë, la créature raconta des anecdotes et des souvenir qui semblaient appartenir à la femme qui commençait à se poser des questions quand soudain, sa propre voix revint à la charge dans son cerveau, rabâchant sa réalité effrayante : « les gens qui se montrent trop gentils te veulent du mal… »

Dans le but de se faire apprécier de cette créature bizarre, mais attachante, la femme joua son dernier atout en offrant une boite remplie de pilules. Selon elle, il ne s’agissait uniquement de vitamines et la créature accepta volontiers.

Elle ne mentait qu’à moitié. En fait, ce n’était que du sucre et des colorants. La femme avait le souvenir d’avoir lu dans un magazine que les démons ne supportaient pas le sucre. La créature termina la boite de vitamine en quelques minutes tout en buvant son breuvage.

L’effet du sucre sur le démon se manifesta rapidement et la femme montra un sourire satisfait en regardant le démon se tordre de douleur.

S’attendant à ce que le démon explose, la femme fut déçue de le voir échoué sur le canapé gris. Elle prit le temps de finir son verre avant de sortir de cette maison hantée.

Le couloir n’était plus si long, mais les murs restaient toujours aussi scintillants.

La femme ouvrit la porte qui menait à l’étage supérieur et se sentit attirée par une lumière bleue qui sortait d’une pièce close. Lorsqu’elle ouvrit la porte, elle se retrouva dans la pénombre et eut du mal à s’orienter.

Une fatigue, aussi soudaine qu’intense, s’empara d’elle et la femme s’écroula sur un lit.

2

Une musique lointaine interféra dans son rêve et Marion mit quelques minutes à comprendre que c’était son téléphone. Il tâtonna pour attraper son portable, trop endormi pour penser à allumer la lumière et décrocha sans même regarder l’écran. La voix du commissaire eut pour effet de réveiller le lieutenant instantanément. La réputation de Jean-Pierre Colin était bien connue des policiers de Grenoble. Un homme droit, qui ne mâchait pas ses mots et pourtant soucieux du bien-être de ses hommes. Si le commissaire appelait alors que Mario était en vacances, c’était forcément qu’il y avait urgence.

* Bonjour, Lieutenant. Je suis désolé de vous déranger, mais j’ai une femme qui semble s’être suicidée…
* Vous ne pouvez pas demander à Noah ? Râla Mario qui oubliait presque que c’était son chef qu’il avait au téléphone.
* Vous pensez vraiment que je vous aurais appelé si j’avais quelqu’un d’autre sous la main ?
* Je comprends. J’imagine que si mon équipe n’est pas disponible, je vais devoir travailler avec Bolliet ou Grassot ? Demanda le lieutenant qui ne semblait pas enchanté.
* Non plus…, lança le commissaire. Ils sont tous deux en congés avec leurs enfants.
* Ok, donc je travaille avec qui ?
* Il semblerait que ce soit un suicide par intoxication… Vous pouvez largement travailler seul, non ? Lança le commissaire sur un ton qui ressemblait plus à un ordre qu’à une proposition.
* Si je comprends bien, je suis le seul gars célibataire et sans enfant qui est dispo dans toute les équipe de notre commissariat, ricana Mario, hilare de cette ironie.
* Je ne vous demande pas d’annuler les derniers jours qu’il vous restait de congé, mais de les décaler…, éluda le commissaire.
* On se retrouve où ?
* Je suis à l’hôpital Nord, mais je ne pourrais pas vous attendre, j’ai un rendez-vous urgent avec le préfet…
* Donnez-moi le nom de la victime, je me débrouillerais !
* Camille Veira… Et, lieutenant…, repris le commissaire avant de raccrocher.
* Oui ?
* Prenez le temps d’une douche, vous ne m’avez pas l’air frais !
* Je n’y manquerais pas, railla Mario après s’être assuré de bien avoir raccroché.

Avant de se lever, le lieutenant regarda l’heure qui s’affichait au plafond. Quinze heure trente, il était largement le temps de se préparer.

L’eau brûlant coulait sur ses épaules musclées tandis que Mario ruminait encore. Ce n’était pas tant le fait d’être dérangé lors de ses congés qui agaçait Mario, mais le ton employé par son chef. Il était nécessaire pour un commissaire de se faire respecter par son équipe, Mario en était conscient. Il y avait, tout de même, un juste milieu entre l’ordre donné sur un ton autoritaire et celui donné sur un ton incisif comme venait de le faire Jean-Pierre.

L’hôpital nord était en périphérie de Grenoble et Mario n’eut pas trop de mal à trouver une place pour garer sa volvo.

Le hall était bondé. Entre ceux qui attendaient d’être reçus par un spécialiste et les familles qui patientaient plus ou moins calmement des nouvelles d’un être cher, Mario eut du mal à remonter la file d’attente que prolongeait l’accueil de l’hôpital. Mario montra sa carte de police face aux soupirs excédés des personnes qui attendaient sagement leur tour. L’hôtesse se montra avenante malgré son agacement évident qui lui tendait le visage. Elle lui répondit sèchement lorsque le lieutenant lui demanda où se trouvait la chambre de Camille Veira et Mario la remercia sans relever la défiance dans la voix de la jeune femme avant de monter les escaliers quatre à quatre pour atteindre le premier étage.

Etonné de se retrouvé seul devant la porte close de la chambre cent-quinze, le lieutenant se souvint de sa conversation passée avec le commissaire qui lui ordonnait de prendre cette enquête, bien-sûr en solo ! Sa colère revint tel un boomerang et ses poings se fermèrent prêts à frapper un mur lorsqu’un petit homme potelé en blouse blanche vint à sa rencontre.

* Je suis désolé, mais la personne que vous cherchez est décédé il y a une heure… Vous êtes de la famille ?
* Non ! Lieutenant Gomez, se présenta-t-il en tendant sa carte d’une main tremblante qui transpirait encore de fureur. Vous parlez bien de Camille Veira ?
* Oui.
* Pouvez-vous me dire de quoi la victime est morte ?
* Secret professionnel ! lança sèchement le médecin.
* Je dois déterminer s’il s’agit d’un meurtre ou d’un simple suicide, donc je me fiche… s’emporta Mario. Excusez-moi ! je suis un peu à cran en ce moment.
* Ce n’est rien ! et vous avez raison, il n’y a pas de secret professionnel lors d’une mort suspecte, affirma le médecin.
* Suspecte ? En quoi ?
* L’analyse sanguine a révélé une forte dose d’alcool, mais également de benzodiazépine… D’antidépresseur, si vous préférez et des opiacés du genre Codéines.
* Jusque-là je comprends.
* Ce qui est étrange, c’est que l’ami de ma patiente m’a juré que celle-ci n’avait jamais pris d’antidépresseurs. En revanche, il a confirmé qu’elle était sous traitement à base de codéine à cause de problèmes de dos.
* Je vous remercie. Est-ce que vous savez où je peux trouver l’ami de la victime ?
* A la cafétéria, au rez-de-chaussée. Vous ne pouvez pas le rater, c’est surement l’homme le plus grand que je n’ai jamais vu !
* Vous connaissez son nom ?
* Monsieur Gambier, je crois, répondit le médecin après une seconde de réflexion.

Mario descendit les escaliers sans se presser davantage pour rejoindre la cafétéria près de l’entrée. Effectivement, mesurant plus d’un mètre quatre-vingt, l’homme était repérable de loin. La carrure du molosse digne d’un videur de boite de nuit donna l’impression à Mario d’être minuscule.

* Monsieur Gambier ?
* C’est bien moi…, répondit l’homme d’une voix las tout en sirotant son café tiède.
* Je suis le lieutenant Gomez de la police nationale…
* Vous avez des nouvelles de ma femme ?
* Je suis désolé…

Ses yeux s’embuèrent et l’homme dut prendre une grande inspiration pour retenir les larmes qui menaçaient de couler. Devant cette démonstration émotive, dont il était pourtant habitué, Mario se sentit à la fois gêné et rassuré de constater que sous les muscles du mastodonte se cachait un cœur.

* J’enquêtes sur les circonstances de… ce drame et j’aurais quelques questions à vous poser.
* Je vous en prie.
* Pouvez-vous me dire ce qu’il s’est passé ?
* Je n’en sais rien ! Je suis rentré hier en début de soirée et j’ai vu Camille endormie sur le canapé…, murmura l’homme d’une voix blanche. J’ai pris une douche et quand j’en suis sorti, elle ne s’était toujours pas réveillée donc je suis allé la voir et c’est là que j’ai compris qu’il y avait un souci.
* Donc vous avez appelé les secours, souffla Mario qui imaginait la scène.
* Est-ce que vous savez de quoi elle est morte ? On ne m’a encore rien dit.

Le lieutenant hésita un instant à invoquer le secret médical pour éluder la question, mais user de franchise lui paraissait plus judicieux.

* D’après le médecin, votre compagne aurait beaucoup bu. Elle a également avalé une forte dose d’antidépresseurs ainsi que de la codéine…
* Je comprends mieux pourquoi on m’a demandé si ma femme avait des tendances suicidaire…
* Et c’est le cas ?
* Non ! s’indigna le molosse. Camille était en arrêt à cause des problèmes de dos, mais elle rayonnait de voie de vivre !
* Mais cela n’exclue pas un suicide. Je suis bien placé pour vous dire qu’il n’y a pas forcément de signes précurseurs au suicide. Certaines personnes savent très bien cacher leur mal-être en se montrant joviales, expliqua Mario.
* C’est impossible ! vous vous trompez complètement ! Ma femme n’était pas dépressive et encore moins suicidaire ! S’écria l’homme.
* Calmez-vous Monsieur Gambier, souffla le lieutenant. Je ne suis qu’au début de mon enquête… Rien est sûr pour l’instant !
* Je suis désolé ! C’est juste qu’entre le décalage horaire, la fatigue et le stresse accumulé depuis que je suis rentré, c’est la goutte d’eau qui fait déborder le vase…
* Je comprends…, assura Mario qui se souvint de son état de nerf quelques minutes plus tôt. Vous travaillez dans quoi ?
* Je suis traducteur pour des multinationales et là j’étais partis trois semaines en Australie.
* Les antidépresseurs que votre femme a avalés, est-ce que vous savez où elle aurait pu se les procurer ?
* Je ne vois que chez Mélissa ! Râla l’homme dont le regard changea imperceptiblement.
* Qui est-ce ?
* Sa sœur, enfin, sa demi-sœur ! Elle habite l’appartement au-dessus de chez nous.
* Et elle prend des antidépresseurs ?
* Oui ! Elle a fait un burn-out il y a quatre ans durant lequel elle est tombé en dépression avant de faire une tentative de suicide. Depuis, elle est suivie par un psychiatre…
* Et vous pensez que la victime aurait pu se servir chez sa sœur ?
* Non, je pense que Mélissa lui a donné de gré ou de force ces médicaments ! Affirma l’homme sûr de lui.
* C’est très grave ce que vous insinuez…, le prévint Mario.
* Je me suis toujours méfié de Mélissa, s’expliqua le molosse. Sous ses airs de filles fragile, je sais qu’elle est manipulatrice et vicieuse !
* Qu’est-ce qui vous fait dire ça ?
* Elle était toujours fourrée chez nous ! Et si ce n’était pas elle, c’était Camille qui allait la voir…
* Ça ressemble plus à de la jalousie…, se moqua gentiment Mario.
* Pas du tout, c’est juste que lorsque Mélissa venait chez nous, elle n’arrêtait pas de m’insulter ! Bien-sûr que lorsque Camille n’était pas là !
* Est-ce que vous voyez d’autres personnes qui lui voulait du mal ?
* Non ! Tout le monde adorait Camille ! Elle était douce, serviable, mais surtout, elle avait le don de ressentir les émotions des autres…, murmura l’homme plongé dans ses souvenirs.
* Je vous crois…
* Ça m’étonnerais ! Mais ce n’est pas grave, assura le mastodonte.
* Je vous remercie, déclara solennellement Mario. Je passerais chez vous, demain dans l’après-midi, pour une perquisition.
* C’est obligatoire ?
* C’est la procédure…
* Si je n’ai pas le choix…, râla l’homme.
* Au fait, lança Mario avant de tourner les talons, souvenez-vous en rentrant que votre belle-sœur n’y est certainement pour rien dans cette tragédie…
* Si Mélissa lui a donné ses antidépresseurs, à mes yeux c’est elle la meurtrière même s’il s’agit d’un suicide !
* Avec des si on referait le monde, lui rappela le lieutenant. Ecoutez mon conseil et tenez-vous à distance de cette femme…, avertit Mario avant de passer les portes d’un pas décidé.

\*\*\*

Encore une fois, Mario n’entendit pas son réveil sonner. Le retard était presque devenu une habitude chez le lieutenant qui était, pourtant, à cheval sur les horaires et ne supportait pas d’attendre les autres.

Sous le jet brûlant, Mario n’avait de cesse de repenser à son enquête. Il en était certain, s’était forcément un suicide. Pourtant, le conjoint de la victime avait l’air convaincu du contraire ; il avait été plutôt éloquent en affirmant que sa compagne n’était pas dépressive et suicidaire. C’était le coup classique, Mario le savait bien. Le suicidaire se montrait sous son meilleur jour devant ses proches, intériorisant son mal-être, jusqu’à ce qu’il n’en puisse plus et commette l’irréparable. Face à la mort, c’était toujours le même scénario. Surtout lors d’un suicide, les proches avaient besoin d’un coupable sur qui déverser sa haine alors qu’il n’existait finalement pas de meurtrier si ce n’était que la victime elle-même.

Mario se demandait si le conjoint cherchait simplement à se rassurer en accusant sa belle-sœur ou si la femme avait réellement un lien avec la mort de Camille Veira. Le lieutenant ne savait plus quoi penser et, ses doutes et interrogations le hantèrent jusqu’à ce qu’il arrive à destination.

Le policier gara sa Volvo sur le bord d’un trottoir, face à un immeuble tout en longueur qui comprenait seulement quatre étages. Il vérifia de ne pas s’être trompé sur l’adresse qu’il avait inscrit sur le GPS et ressentit un soupçon de déception. L’allure, la prestance, mais surtout, le travail du conjoint avait amené Mario à imaginer le couple installé dans un quartier résidentiel prestigieux, aux antipode de ce bâtiment ancien, encaissé entre les deux quartiers malfamés de Grenoble.

Au premier étage, le policier trouva facilement l’appartement de Camille Veira puisque son nom était inscrit sur la porte, ainsi que le nom du conjoint. Il y avait également deux autre prénoms qu’il n’avait jamais entendu. Louna et Arthur devaient être les enfants du couple.

Mario resta cloué au sol, il n’en revenait pas. En dix ans de travail dans les forces de l’ordre, jamais Mario n’avait oublié de poser une question aussi importante que de savoir si la victime avait des enfants. C’était indigne de son grade, mais la vitesse à laquelle le commissaire l’avait dépêché pour qu’il prenne l’affaire, ajouté à l’état de colère envers son chef, lui avait fait perdre pied. C’était la seule explication qu’il trouva à cette faute si grave à ses yeux. Argument personnelle qui lui permettait de déculpabiliser un peu.

Des pas dans la cage d’escalier le ramenèrent à la réalité. L’équipe de la police scientifique était arrivée et Mario se réjouit d’enfin passer aux choses sérieuses.

Parés de leur tenue de travail, les techniciens entrèrent dans l’appartement sans prendre le temps de se présenter, munis de leur petite valise contenant le matériel nécessaire à la découverte d’empreinte et ADN.

Sur le pas de la porte, Mario s’apprêtait à emboiter le pas des scientifiques quand leur chef lui barra le passage en lui tendant des affaires, un sourire satisfait au coin des lèvres.

* Sans ç, vous ne pouvez pas entrer !

Mario enfila en vitesse ce qui ressemblait à une tenue de cosmonaute en papier, une charlotte, des sur-chaussures et, pour finir, par les gants.

Tandis que les techniciens s’affairaient à leur tâche, Mario discutait avec le molosse dans la chambre pour ne pas déranger.

* Vous ne m’avez pas dit que vous aviez des enfants ! Râla le lieutenant.
* Vous ne me l’avez pas demandé ! rétorqua-t-il sur un ton défiant. Ce sont les enfants de Camille…
* Où sont-ils ?
* Louna est en internat en Haute-Savoie et Arthur à fait quelques conneries, donc Camille a décidé de le placer dans un centre de réinsertion dans le Pas-de-Calais.
* Et leur père ?
* Inconnu… Camille ne m’en a jamais parlé et les gamins ne le connaissent pas !
* Comment pouvez-vous en être sûr ?
* Quand ils étaient encore à la maison, ils n’arrêtaient pas de nous demander qui est leur père et Camille n’a jamais voulu répondre à cette question. D’après elle, ils auraient été trop déçus.
* Je vois…, soupira Mario en prenant des notes.
* Vous cherchez quoi, au juste ?
* Tout indice qui pourra confirmer ou contredire l’hypothèse d’un suicide.
* Hypothèse qui vous tient à cœur à ce que je vois !
* Le suicide parait, effectivement, l’explication la plus plausible, mais je ne suis qu’au début de mon enquête. Après analyse des échantillons de nourriture et de boisson, nous serons fixés ! S’il y a des résidus de benzodiazépine, cela voudra dire que vous aviez raison et que je devrais chercher un meurtrier, sinon ce sera bel et bien un suicide.
* Ok, si vous voulez, la vaisselle qui trainait quand je suis rentré, je l’ai mise dans l’évier.

A ces mots, Mario se tourna vers la porte ouverte et fit un signe aux scientifiques qui se dirigèrent dans la cuisine.

* Et Mélissa ? Demanda l’homme avec une pointe d’espoir dans la voix.
* Je vais la voir chez elle dès que mes hommes auront terminé de relever les indices…

Au même moment, le chef de la police scientifique annonça la fin de leur investigation tout en insérant un ultime verre dans un sac en plastique.

Le groupe sortit de l’appartement, suivit du propriétaire des lieux. Tandis que Mario se défaisait de l’attirail obligatoire qui lui avait donné chaud, l’homme plia sa grande carcasse pour murmurer à l’oreille du policier.

* J’aimerais assister à l’interrogatoire de Mélissa…

Le ton employé ressemblait étrangement plus à un ordre qu’à une supplique et Mario sentit la colère poindre dans son cerveau.

Dans un effort surhumain pour ne pas écraser son poing dans le visage carré de ce type, le lieutenant serra les dents en plongeant un regard noir dans les yeux du témoin qui semblait, soudain, se décomposer et articula :

* Qu’est-ce que vous ne comprenez pas dans la phrase : Restez à l’écart ?
* Rien… balbutia l’homme. C’est très clair.

Le lieutenant s’en voulut aussitôt. Il aurait dû mieux gérer sa colère. Au lieu de cela, il avait laissé libre court à une réaction disproportionnée à laquelle il ne pouvait même pas remédier par des excuses puisque l’homme avait déjà refermé la porte derrière lui.

Mario ne se démonta pas pour autant et passa à l’étage au-dessus où il traversa rapidement le petit couloir pour rejoindre l’appartement qui se trouvait au fond à gauche. Il appuya sur la sonnette qui ne fit aucun son, puis se décida à frapper à la porte. Quelques minutes passèrent durant lesquelles le lieutenant se demanda s’il ne s’était pas trompé. Il n’y avait pas de nom sur la porte pour affirmer qu’il était devant la bonne entrée. Il tourna les talons, prêt à regarder les autres portes, lorsque celle-ci s’ouvrit sur une femme trop menue à son gout. Ses cheveux noirs étaient ébouriffés et ses yeux cernés faisaient penser à des billes noires contrastant avec la pâleur de son visage. Mario se fit la réflexion qu’il était peut-être venu trop tôt en constatant que sous sa robe de chambre, la femme portait un pyjama délavé.

* Oui ? demanda-t-elle d’une voix pâteuse.
* Lieutenant Gomez, police nationale… Je cherche Mélissa Valère.
* C’est moi… J’imagine que vous venez pour ma sœur…
* Qui vous a mis au courant ?
* Le mec de ma sœur est venu chez moi hier... Il était ivre quand il m’a annoncé que Camille est morte par ma faute…

Visiblement trop bouleversée pour inviter le policier à entrer, la femme s’engouffra en pleur dans l’appartement, laissant Mario la suivre sans un bruit.

La dépression de la femme se remarquait essentiellement sur le manque d’entretien du deux pièces, dans lequel beaucoup de poussière s’était accumulée et la tonne de vaisselle qui attendait d’être lavée dans le petit évier.

Mario fut rassuré que la femme n’eut pas l’idée de lui proposer à boire et fit un effort pour oublier le désordre et se concentrer sur l’interrogatoire qu’il devait mener.

* Elle est morte quand ? Le devança-t-elle.
* Dans la journée d’hier… Nous ne connaissons pas l’heure précise.
* Où ?
* A l’hôpital…
* Un meurtre ? Demanda Mélissa d’une voix suraiguë.
* Qui vous a parlé d’un meurtre ? Demanda Mario suspicieux.
* Dans les séries télé, c’est toujours un meurtre ! Et vu qu’Alain… Enfin, mon beau-frère à sous-entendu que je pourrais être responsable…

Sa voix se brisa et les sanglots reprirent le dessus.

* Est-ce que vous aviez une raison de vouloir la mort de votre sœur ?
* Quoi ? Moi ? Non ! S’indigna, soudain, la femme. Je dois tout à Camille ! C’est elle qui m’a aidé à sortir de l’enfer de la dépression !
* Alors pourquoi votre beau-frère pense que vous auriez pu l’assassiner.
* Donc, c’est ça ? Quelqu’un a tué ma sœur ?
* Attendez ! Je n’ai pas dit ça, repris Mario. Pour l’instant, nous ne savons pas s’il s’agit d’un meurtre ou d’un suicide…
* Dites-moi ce qui est arrivé exactement à ma sœur… J’ai besoin de savoir !
* Hier, en fin de journée, votre beau-frère l’a trouvée inconsciente chez elle. A l’hôpital, ils lui ont fait une analyse toxicologique qui a révélé une forte dose d’alcool et de benzodiazépine et de la Codéine…, C’est tout ce que je peux vous dire.
* Ça ressemble à un suicide…, murmura Mélissa. J’avais eu exactement la même idée l’année dernière !
* Est-ce que votre sœur aurait pu vous prendre des antidépresseurs à votre insu ?
* C’est possible, oui ! Vous savez, Camille vient…, enfin, venait souvent chez moi, autant que j’allais régulièrement chez elle. Alors, elle pouvait facilement en prendre lorsque j’avais le dos tourné !
* Pourtant, Monsieur Gambier ne croit pas à l’hypothèse du suicide…
* Mon beau-frère est un homme nocif et, pour moi, sa parole n’a pas de crédits !
* Pourquoi ?
* C’est un manipulateur, ultra possessif que ma sœur n’a jamais réussi à quitter parce que trop amoureuse pour voir la réalité en face !
* Je ne comprends pas…, Interrogea Mario qui semblait perdu.
* Il n’a jamais réussi à nous séparer, pourtant, Dieu sait s’il a essayé ! Il n’avait de cesse de tenter de léguer Camille contre moi en lui racontant des horreurs, du genre que je feins ma maladie qui ne serait qu’un stratagème pour la garder près de moi…
* Et vous pensez qu’elle le croyait ?
* Je ne sais pas, peut-être… A croire que ça ne lui suffisait pas de l’avoir éloigné de ses parents et de ses enfants ! Il voulait m’évincer aussi pour avoir Camille pour lui tout seul, murmura Mélissa en faisant la grimace.
* Cela ne m’explique toujours pas pourquoi il vous accuse !
* Pourtant ça crève les yeux ! Jusque-là, il n’a pas réussi à éloigner Camille e moi, mais maintenant qu’elle n’est plus là, il me fait porter le chapeau pour se dédouaner…
* Vous pensez qu’il aurait pu la tuer… par amour ?
* Non, impossible ! Il est trop intelligeant pour ça ! Mais l’avoir poussé au suicide, c’est fort probable !
* Et vous ? Quand est-ce que vous avez vu la victime pour la dernière fois ?
* Avant-hier soir… Avant d’aller en boite !
* Vous n’êtes pas passé chez elle avant de rentrer chez vous ? tenta Mario.
* Possible…, mais je ne me souviens de rien ! J’ai dû trop boire… Je ne supporte pas l’alcool donc quand je bois trop, automatiquement, je finis avec un trou-noir !
* Je vous remercie d’avoir pris un peu de votre temps pour répondre à mes questions. Je vous donnerais des nouvelles sur l’avancée de l’enquête dès que possible, assura Mario avant de fermer la porte derrière lui.

Il profita des dix minutes de trajet pour réfléchir à cette guerre froide que s’étaient lancés la sœur et le beau-frère. Il avait encore du pain sur la planche pour déterminer lequel des deux avait raison.

C’était un meurtre ou un suicide ?

\*\*\*

Lya arriva pile à l’heure pour son rendez-vous. Une policière en uniforme l’accueillit poliment et l’invita à patienter quelques instants.

Habituer à travailler en solitaire, la jeune femme appréhendait d’intégrer une équipe. Elle en venait presque à regretter d’avoir accédé à la requête de son ami. Surenchérie par le procureur qui lui avait assuré que son aide serait précieuse, Lya avait eu la désagréable impression que les deux hommes essayent de lui forcer la main. En d’autres circonstances, la jeune femme n’aurait pas hésiter à refuser, mais le contexte était différent. Outre le fait d’enlever une épine du pied d’un ami de longue date, lui évitant ainsi de faire plus de huit-cent borne alors qu’il avait du travail par-dessus la tête, Lya était intriguée, piquée de curiosité par la situation qu’on lui avait présentée.

Doutant de l’utilité réelle de son expertise, la jeune femme avait accepté ce rendez-vous dans l’optique d’évaluer par elle-même la problématique que rencontrait la police de Grenoble.

La jeune femme commençait à s’impatienter et, près d’un quart d’heure plus tard, la policière en uniforme lui annonça que le commissaire avait eu un rendez-vous de dernière minute et que, de ce fait, elle devrait passer à une date ultérieure. Avec un petit sous rire grimaçant, Lya se retint de tout sarcasme tandis que la policière pianotait sur l’écran.

Une voix grave s’éleva dans le dos de Lya qui se retourna vivement.

* Vous devez être Lya Belle…

Visiblement décontenancée, la policière bafouilla en expliquant à son chef qu’elle s’apprêtait à proposer une autre date de rendez-vous à leur hôte.

Lorsque le procureur lui avait parlé d’un homme hautain, froid et cash pour faire le portrait du commissaire Colin, Lya s’était imaginé une stature imposante, un visage buriné par le temps et un regard glacial. Elle ne s’était pas trompée sur le regard de cet homme, qui en plus d’être glacial malgré la couleur verte de l’iris, était dur comme de la pierre lorsqu’il se posa sur elle. En revanche, son allure était celle d’un bureaucrate avec sa chemise et sa veste de costume, encore moins musclé qu’elle ne l’était.

* Je vous remercie officier Chaumont, mais mademoiselle va m’accompagner…, ordonna-t-il à l’attention de Lya. A en croire le procureur, votre présence ici est indispensable !

Lya ne releva pas l’intonation méprisante de Jean-Pierre Colin qui, vraisemblablement, avait décidé de donner le ton directement.

Sans un mot, ils traversèrent deux couloirs simultanés quand le commissaire s’arrêta devant une porte et d’un geste, intima ç la jeune femme de ne pas faire de bruit avant d’ouvrir la porte.

Manifestement, une réunion était en cours. La salle paraissait immense tant il y avait peu de monde. Seulement trois hommes, dont deux assis de part et d’autre de la table ovale, écoutaient le compte-rendu l’air concentrés. Un grand, brun, à l’allure sportive était debout devant sa chaise, parlant d’une affaire inconnue de Lya.

* Aux vues des éléments que j’ai pu récolter, je ne peux que conclure à un suicide. Si ce n’est une évidente mésentente entre le conjoint et la sœur de la victime, il n’y a aucune preuve matérielle qu’il y ait eu meurtre malgré les soupçons de l’un envers l’autre. Les collègues et le patron de monsieur Gambier certifient qu’il était bien en déplacement trois semaines en Australie. Pour ce qui est de madame Valère, les enfants de la victime attestent unanimement de sa présence au domicile de Camille Veira. Mais le point essentiel de mon investigation, celui qui clos cette affaire de suicide, est l’analyse de la nourriture et des boissons, qui n’a mis en évidence aucune des substances toxiques retrouvées dans l’organisme de la victime…

Le policier en civil laissa sa phrase en suspend lorsqu’il remarqua les deux présences incongrues. Le reste de l’assemblée se tourna en direction de Lya et du commissaire qui en profita pour prendre la parole.

* Je vous présente Lya Belle, qui vous assistera, dès ce matin, dans vos enquêtes…
* On a besoin d’un chaperon, maintenant ? Railla Julien.
* L’aide d’une criminologue chevronnée ne pourra qu’être bénéfique pour notre équipe !
* L’ordre vient de qui ? Demanda Mario qui n’avait pas pris le temps de s’asseoir.
* D’après le procureur, vous faites face à une vague inexpliquée de crime depuis deux mois…, s’expliqua Lya.
* J’aurais dû m’en douter ! Pouffa Julien. Ce cher procureur s’inquiète pour rien comme bien souvent, mais rassurez-vous, mademoiselle, nous nous débrouillons très bien tout seul !
* Ce n’est pas une proposition, Brigadier ! S’énerva le commissaire.
* Attendez ! intervint la jeune femme. Qu’on soit bien clair, je travaille pour mon compte, mais quand Antoine Borly m’a demandé de venir à sa place car le procureur Grange l’a appelé, complètement paniqué de la situation, j’ai accepté… Je ne compte pas enquêter à votre place ou vous dire comment vous devez bosser ! Mon but est d’analyser vos anciennes affaires pour vérifier s’il n’y a pas des concordances qui auraient été passées inaperçues !
* Sauf que nos dernières affaires sont classées, s’enquit Mario.
* Je suis au courant, merci ! Mais, vous serez d’accord que huit meurtres en deux mois, ça commence à faire ! Même pour une grande ville potentiellement dangereuse.
* Très bien, que devons-nous faire pour vous prouver que nous gérons la situation ? demanda la commissaire d’une voix lasse.
* J’aurais besoins de lires les dossiers de vos enquêtes sur les trois derniers mois, bouclées ou non… Et là, tout de suite, j’ai absolument besoin d’un café ! Annonça Lya avec un petit sourire alors qu’elle sortait de la salle de réunion.

\*\*\*

* Vous pouvez l’avouer, maintenant !
* De quoi ?
* Que vous êtes envoyé par le proc pour nous espionner, que vous êtes sa petite fouine…
* Vous connaissez Antoine Borly ? Demanda Lya, lâchant desyeux le dossier qu’elle était en train de lire, l’air agacée.
* De nom, oui… Depuis l’affaire de l’Anti-Blonde, tout le commissariat ne parle que de lui !
* Vous ne l’avez jamais rencontré ? Vous ne lui avez jamais parlé ?
* Non…
* Bien, c’est l’occasion ! Si vous voulez, je vous donne son numéro et vous n’aurez qu’à lui expliquer vos théories stupides à mon sujet…

Vexé de s’être fait envoyé sur les roses de la sorte, Mario se tut et entrepris de revoir un dossier datant du mois précédent.

Julien rejoignit son collègue dans la salle des archives alors que la jeune femme était partie se dégourdir les jambes et se prendre un café, au passage.

* Tu parles ! Une criminologue de renom ? S’esclaffa julien, profitant de l’absence de Lya. Elle a quoi, trente ans ?
* T’inquiète, elle partira de son plein gré lorsqu’elle se rendra compte qu’elle n’a rien à faire ici…
* Ou pas ! le contredit-il. Tu n’as pas compris encore ? Cette nénette, sait très bien ce qu’elle fait ! Pour elle, se retrouver dans une équipe de police ne pourra que lui apporter plus d’expérience pour paraitre plus crédible aux yeux de ses futurs clients !
* Je n’y vois aucun mal, dans ce cas…
* Mais elle a qu’à passer les concours pour entrer dans la police ! Mais se faire passer pour une criminologue…
* Pourtant, cette petite à l’air sûre d’elle, releva Mario. Elle m’a même jeté en me proposant d’appeler Borly en personne !
* C’est ça, ouais ! grinça Julien. Peut-être en rêve, mais je ne crois pas une seconde que cette femme connaisse réellement l’homme qui a coffré un des tueurs en série les plus connus de la région ! Alors de là à croire à son histoire d’amitié…

Lya fit son apparition à ce même moment. Rouge de colère, la jeune femme fit un effort surhumain pour ne pas insulter, voire pire, gifler ce flicaillon qui se permettait de la juger.

* Bon, j’ai du travail moi ! Railla Julien en sortant rapidement de la pièce.

Enfin au calme, Lya se replongea dans sa lecture, sans un mot, ni un regard pour le lieutenant.

La journée toucha à sa fin quand le duo d’enquêteurs ferma le dernier dossier.

* Bon, je ne sais pas ce que tu en pense, mais moi je ne vois aucune similitude !
* On se tutoie ? s’étonna Lya.
* Pourquoi pas ? Lança Mario en haussant les épaules.
* Comme tu veux… Donc tu es sûr que rien ne te choc ?
* Non… Sur les huit victimes, certaines ont été poignardées, d’autres rouées de coups et trois se sont suicidées… Il y a autant d’hommes que de femmes aux âges différents… Et, surtout les assassins ont tous été coffrés !
* Je ne suis qu’à moitié d’accord avec toi !
* Comment ça ?
* Tu le comprendras tout à l’heure… j’ai demandé à faire une réunion à dix-huit heure.

Dans la grande salle, il n’y avait pas plus de monde que le matin-même. Lya s’était installée à côté du lieutenant alors que Julien et Noah avaient repris leur place habituelle. Lorsque le commissaire entra, la criminologue se leva en guise de respect alors que le reste de l’équipe daigna seulement tourner la tête. Jean-Pierre Colin prit place à l’autre bout de la table et, d’un signe, demanda à la jeune femme de commencer.

* Avec le lieutenant Gomez, nous avons passé la journée à relire les dossiers de vos anciennes enquêtes durant les trois derniers mois…
* Personnellement, je n’ai rien trouvé d’extravagant. A cette époque, nous avions eu à faire à des meurtres et des suicides d’hommes et de femmes qui n’avaient rien à voir entre eux, âge, couleur, cheveux, tout était très différent. De plus, les assassins ont déjà été mis sous les verrous…
* C’est bien ce que je disais ! Déclara julien. On n’a pas besoin d’une criminologue pour nous aider ! On sait gérer tout seul…
* J’ai, cependant, relevé quelques similitudes…, intervint Lya. Tous les meurtriers que vous avez arrêtés affirment être allé en discothèque quelques heure avant le drame…
* Cela ne fait pas une similitude sachant combien il y a de boite à Grenoble et sa périphérie ! Se moqua ouvertement Julien.
* Sauf qu’en relisant les dossiers, j’ai remarqué qu’ils sont tous allé dans la même discothèque… L’Empire Club !
* On devrait peut-être creuser cette histoire de boite… Proposa Noah sous les regards acérés de ses collègues masculins.
* Toutes les victimes sont décrites par leur famille et amis comme capable de ressentir les émotions des autres…
* Encore une similitude ? Demanda le commissaire septique.
* Oui, mais également une hypothèse…
* Ce n’est pas une hypothèse, râla julien. Tout le monde a le pouvoir de ressentir les émotions des autres, il suffit juste de regarder le visage ! Dit-il en fronçant exagérément les sourcils.
* Je me demande si une tiers-personne ne pourrait pas être à l’origine de ces meurtres… Une personne qui en voudrait aux empathes ?
* Aux quoi ? Demanda Mario au nom de son équipe.
* Les empathes… les personnes qui peuvent ressentir les émotions des autres, même sans les regarder !
* Vous croyez à ces conneries, vous ? S’exclama Julien.
* J’en fais partie, donc oui j’y crois ! S’agaça Lya.
* Un tueur en série, quoi ! Synthétisa le commissaire.
* Non, puisqu’on sait que les assassins sont différents ! Je pensais plutôt à un genre de gourou qui manipule, pour une raison encore inconnue, les plus fragiles d’esprits qui finissent par tuer…
* Si je suis votre raisonnement, une seule et même personne en aurait rendu huit autre complètement dingues au point de commettre des crimes ? C’est impossible, s’énerva julien.
* Tiré par les cheveux, peut-être, mais plausible à mon avis…, intervint Mario. J’irais faire un tour à l’Empire Club dans la semaine.

De retour chez elle, Lya se sentait vidé et son moral était en berne. Déjà pas très enchantée de travailler en équipe, il fallait qu’elle soit entourée uniquement de mecs et les plus machos par-dessus le marché ! Seul Noah avait eu la délicatesse de ne pas en rajouter, peut-être parce qu’ils avaient le même âge. Mario aussi avait été assez cool, la soutenant à sa manière.

Le simple fait de repenser au comportement du brigadier Friche lui donnait envie de meurtre.

La fatigue refusait de l’emporter et Lya tournait en rond dans le studio que Borly lui avait loué.

Elle avait besoin de se changer les idées, de faire la fête.

Et tant qu’à fait, autant lier l’utile à l’agréable !

J’étais dans la foule quand ça a commencé. Sur la piste de danse, serrée contre les autres, je me dandinais comme je pouvais. J’avais chaud, la tête me tournait et je voyais flou. J’avais largement dépassé le seuil de l’ivresse légère. En tout cas, c’est ce que je me disais, et mon agoraphobie n’arrangeais pas les choses. Je ne voyais pas d’autre explication à mon état.

Mon corps était en feu, j’étais en sueur et je sentis poindre les premiers tremblements. J’avais besoin de prendre l’air, ainsi je décidais de rentrer chez moi. Le trajet me parut interminable. Errant telle une âme en peine, je faisais des détours inutiles. Mes jambes semblaient avancer toutes seules, indépendamment de ma volonté.

A mesure que je marchais, je rétrécissais. Ou bien était-ce mon environnement qui prenait une hauteur vertigineuse ? Les routes étaient devenues des torrents de bitume noir et les trottoirs que je foulais, de grand boulevard vides. Les lampadaires s’étaient transformés en monocles lumineux de plus de quatre mètres et les immeubles s’allongeaient, tentant de toucher les étoiles. Ce qui m’effrayais le plus c’était les montagnes. Encore plus imposantes et menaçantes de nuits, j’avais l’impression qu’elles allaient m’engloutir.

Je comprenais enfin quel pouvait être la vision d’un insecte sur notre monde.

Les sons les plus près et les plus fort tel le vrombissement des quelques véhicules qui me croisaient était saccadés, hachés. J’entendais l’écho de mes pas que je prenais pour la démarche d’un éléphant. Le bruissement du vent dans les arbres me faisait l’effet des pales d’un hélicoptère lancé à toute vitesse.

Ma stupéfaction, ou devrais-je dire mon ébahissement, dura quelques minutes, si ce n’était pas des heures, avant que je n’essaye d’analyser ma situation. Malgré tous les efforts de concentration, je n’arrivais pas à trouver une réflexion cohérente.

Mon cerveau était en berne, presque à l’arrêt. Il avançait à deux à l’heure alors que mes jambes semblaient s’entrainer au marathon. Pourtant je ne ressentais aucune soif, ni aucune fatigue.

Errant sans fin dans les rues de Grenoble, j’avais croisé quelques personnes qui m’apparurent comme des fantômes à la peau laiteuse et au corps tout en longueur, dont je pouvais voir les os.

La plupart ne me regardaient pas comme si j’étais invisible. Pour eux, je n’existais pas. Seuls deux êtres vinrent me voir, à quelques heures d’intervalle, pour me venir en aide. Malgré leurs sourire bienveillant et leur voix douce et chaude, j’éprouvais un certain malaise en leur présence. Je dus réprimer une violente envie de leur mettre mon poing dans la figure, alors que ce genre de tempérament ne me correspond pas. Je suis plus sarcastique et ironique que violente.

Alors que ces âmes me parlaient, tentaient de savoir si j’étais perdue, une voix suraiguë se fit entendre. Elle était omniprésente, ne venait pas d’un endroit précis et semblait tourner autour de moi. Cette voix féminine n’avait pour but de m’avertir en répétant sans cesse : « les gens trop gentils te veulent du mal… »

A cet instant, mon visage avait dû changer. Soudain, le sourire avenant des fantômes se changea en une grimace effrayante, toute croc dehors. Je n’eus pas le temps de chercher à me défendre que les deux créatures s’enfuirent à toute jambe dans la direction opposée à la mienne.

Alors que j’étais seule avec moi-même, happée par ce qui venait de se passer, la voix s’intensifia en changeant de discours : « Tu es trop gentille, tu dois mourir… »

Tel un pantin dépendant d’un mauvais dieu, mes jambes me portèrent jusqu’à une rivière. J’étais un zombie, avançant sans regarder autour de moi, ne reconnaissant rien ni personne. Consciente de ce qui se passait, je tentais en vain de reprendre la main sur mon cerveau qui ne m’obéissait plus.

Je me retrouvais soudain à longer la rivière qui ressemblait une rivière d’huile, si noire et lumineuse dans la nuit.

A quelques mètres de moi, un banc m’attendait et, d’un coup, une fatigue extrême m’envahis. Je m’allongeais sur cette aire de repos improvisée et m’endormis aussitôt. Ce n’est que le lendemain, au lever du jour, que je me réveillais sur les quais de l’Isère, ne gardant aucun souvenir de cette nuit cauchemardesque.

3

* Donc, si je comprends bien, il y a trois semaines, vous êtes allé à l’empire club pour mener votre enquête en solo…, résuma le commissaire sur un ton de reproche.
* Ce n’était pas mon idée de base, rectifia Lya. J’avais besoin de me changer les idées, puis je me suis rendu compte que j’avais là l’occasion de vérifier mon intuition.
* Et vos doutes, vous en avez parlé à quelqu’un ?
* Donc vous avez oublié…, constata Lya avec ironie. Dès mon premier jour, lorsque je donné mes conclusions à vous et votre équipe, vous l’avez tous balayée d’un revers de la main en me jurant que je faisais fausse piste…
* Bon, ok, avoua le chef, on s’est trompé. Mais vous auriez pu me parler de votre projet.
* Je doutais de mes conclusions, je doutais que personne ne me prenne au sérieux et surtout, je ne voulais pas risquer qu’on me défende d’aller m’amuser en boite alors que j’avais besoin de sortir !
* Je me trompe ou nous vous avons fait mauvaise impression ?
* Je ne sais pas… Depuis que je suis dans votre équipe, il me semble que s’est moi qui vous fait mauvaise impression…
* Aujourd’hui, ça va mieux, non ?
* Un peu, oui, accorda Lya, mais allez dire ça à la Lya d’il y a trois semaines…
* Vous veniez d’arriver…, souffla Jean-Pierre Colin. Je vous rappelle que nous sommes des hommes… Donc nous avions besoin d’un peu de temps pour apprendre à vous connaitre.
* On peut ne pas apprécier quelqu’un, mais de là à aller dire des conneries du genre que je suis une gamine, donc on ne peut pas appeler ça un criminologue ou encore que je suis une opportuniste qui ne cherche qu’à me faire de l’expérience, je ne suis pas d’accord ! S’énerva la jeune femme.
* Qui vous a dit ça ?
* Le brigadier Friche l’avait sous-entendu lorsque je l’ai surpris à parler avec le lieutenant…, expliqua la jeune femme qui fixait Julien qui était entré sans frapper.
* Quand ? Mais je n’ai jamais dit ça ! s’exclama le brigadier furieux.
* Je sais ce que j’ai entendu.
* Et merde, souffla-t-il.
* Eh stop ! trancha le commissaire. De toute façon c’est fait… Lya, est-ce que vous vous souvenez de votre dealer ?
* Oui.
* Qu’est-ce qu’il se passe ? Demanda le lieutenant qui fit son apparition dans le petit bureau de Jean-Pierre Colin. Vous faites une réunion sans moi…
* En gros, notre chère Lya a eu la super idée d’aller en boite dès le premier jour dans notre équipe. Là-bas, elle a rencontré un suspect potentiel qui lui a vendu une drogue hallucinogène et ce n’est que maintenant qu’elle s’en souvient, Maugréa Julien entre ses dents.
* Sérieux ? Mais…
* Lieutenant, intervint le commissaire, pourriez-vous nous faire un portrait-robot avec Mademoiselle Belle ?
* Bien-sûr… Mademoiselle, si vous voulez me suivre…, grinça Mario, malgré la courbette exagérée.

La traversée du couloir se fit dans un silence pesant. Le lieutenant était visiblement déçu et Lya le ressentait tel un violent coup de poing dans le l’estomac. Elle comprenait la réaction de son partenaire parce que qu’elle savait qu’elle aurait réagi de la même façon, voire pire, si elle était à sa place.

La jeune femme se voyais comme une petite fille prise en faute par son grand frère qui allait la gronder et cette image la perturba. Ce n’était pas tant le fait d’imaginer Mario comme un grand frère que de se dire qu’elle allait se faire engueuler comme un père.

Durant ces trois dernières semaines au sein de cette équipe exclusivement masculine, Noah et Mario s’étaient montrés très avenant envers la jeune femme. Pour une raison inconnue, ils l’avaient pris sous leur aile, prenant sa défense à tout bout de champs, quitte à la prendre à part quand ils n’étaient pas d’accord sur le sujet. Lya s’en voulait de ne pas avoir fait confiance à son ami. Surtout qu’elle aurait pu passer l’éponge sachant que Julien l’avait prise en grippe depuis le départ. Le silence était lourd de sous-entendus et Lya comprenait que Mario n’était pas prêt de passer l’éponge sur ce mensonge, cette trahison qu’elle-même ne se pardonnerai pas. Consciente de la gravité de cet acte pour sa carrière, la jeune femme se préparait mentalement à recevoir des insultes, ainsi que l’ordre immédiat de rentrer chez elle.

Sans un mot, ni un regard pour son équipière, le lieutenant lui montra une chaise de la main et Lya s’assis si vite qu’elle manque de tomber à la renverse. Muni d’une feuille blanche et d’un crayon, Mario fixait la criminologue, attendant la description.

Lya hésita quelques secondes. Elle aurait voulu lui présenter ses excuses et lui donner sa version de l’histoire, mais l’urgence était de mettre la main sur ce dealer afin de comprendre qu’elle était l’origine de tous ces meurtres et comprendre s’ils avaient un lien.

La jeune femme fit un effort de concentration et ferma les yeux pour revivre cette fameuse soirée. Tels des flashs, les images défilaient dans son cerveau. Son entrée dans la boite, les verres de vodka qu’elle avait engloutis et cet homme qui la rejoignit au bar. A l’instar d’une séance d’hypnose, Lya décrivait, gardant les yeux clos afin de rester concentré, tandis que Mario dessinait. L’homme avait un visage carré et anguleux, surmonté d’une tignasse blonde qui semblait ne pas avoir été coiffé. De fins sourcils clairs couronnaient ses yeux verts d’eau et tombant alors que son nez droit le faisait ressembler à un Grec. Son rasage parfait laissait apparaitre une bouche pleine. Vêtu d’un polo clair et d’une veste de costume qui descendait sur un jean noir et des chaussures de ville, l’homme avait belle allure. Lorsqu’il avait posé sa veste sur une chaise de bar, tout en commandant deux verres, Lya avait remarqué qu’il portait un tatouage. Un gros serpent, genre boa, qui semblait s’enroulé sur toute la longueur de son avant-bras gauche.

Lya attendit que le lieutenant lui montre le rendu. Subjuguée par le réalisme du dessin et la précision des détails, Lya se dit que le talent de son ami n’étaient pas un simple on-dit. En bas de page, Mario avait pris soin de noter la taille du dealer, son allure athlétique et le tatouage décrit par Lya.

* C’est bon ? Demanda Mario d’une voix monocorde qui ne trahissait aucune émotion.

Lya hocha timidement la tête et le policier scanna la feuille avant de l’envoyer par mail à ses collègues, ainsi qu’aux commissariats environnants.

Le lieutenant lâcha son ordinateur des yeux pour sa focaliser sur sa partenaire. Son regard intense, chargé de reproche la déstabilisa et la jeune femme détourna le regard.

Soudain, rouge de colère, Mario prit la parole. C’était presque un murmure tant il se contrôlait pour ne pas exploser. Ses poings serrés sur la table achevèrent de terrifier Lya.

* Maintenant, je veux des explications…
* Tu veux que je te dise quoi ? Demanda la jeune femme qui avait repris de son assurance.
* Simplement que tu m’explique ce qui t’es passé par la tête…
* C’était mon premier jour dans l’équipe, je suis rentrée chez moi avec la fâcheuse impression de ne pas être appréciée à ma juste valeur… j’ai donc pris du bon temps en boite… Ce n’est pas un crime, si ?
* Ce même jour où tu as parlé de ton intuition, je me trompe ?
* Ce n’est pas comme vous m’aviez laissé le choix toi et Julien ! s’écria la jeune femme. Entre l’autre qui se foutait de ma gueule et toi qui n’a pas réagi, je ne risquais pas de me sentir à ma place…
* Et c’était une raison pour mener ton enquête sans prendre la peine de m’en parler ? S’énerva Mario, s’efforçant d’éviter la violence.
* Je ne te cache pas qu’à mon arrivée, je ne vous faisais pas confiance non plus…
* Et aujourd’hui ? Demanda Mario qui s’était calmé.
* Toi et Noah, vous êtes les seul à m’avoir accepté… Julien, je n’en parle pas et je ne comprends toujours pas ce qu’il a contre moi… Et le commissaire, je ne sais pas si c’est juste son caractère ou s’il a quelque chose à me reprocher.
* Aucun de nous n’a l’habitude de travailler avec des femmes… Et Friche est surement le plus sexiste d’entre nous.
* Je suis désolée, si je pouvais revenir en arrière…
* Mais ce n’est pas possible, répondit doucement Mario. J’ai été déçu que tu m’ai mis sur la touche et Jean-Pierre aussi, mais je crois que ma réaction était majoritairement due à l’idée qu’il aurait pu t’arriver quelque chose…
* Attention… ça ressemble à une déclaration et ce n’est pas digne d’un homme marié, se moqua Lya.
* Une déclaration d’amour à une sœur de cœur, si tu veux…
* Ok, je le prends comme ça alors. Finalement, tu ne m’en veux pas trop ?
* Si…, mais pour te racheter, tu pourrais tout me raconter.
* En rentrant chez moi, je me sentais vidée, mais surtout je n’arrivais pas à me sortir de la tête les coïncidences que j’avais relevé, en particulier sur cette boite. Histoire de vérifier si mon flair ne me trompait pas, je suis allé à l’Empire Club où j’ai dansé deux bonnes heures avant de me retrouver au bar à enchainer les shoots de vodka. Je crois que j’avais besoin d’oublier les sarcasmes de Julien… Comme souvent en boite, je me suis fait draguée à plusieurs reprises jusqu’à ce que ce type me propose un verre…
* Et tu as accepté ? Sans même le connaitre ? Mais… S’indigna Mario.
* Je n’étais pas déchirée au point de ne plus pouvoir réfléchir, je te rassure, mais j’avais le sentiment que s’était notre homme… J’ai refusé son verre, mais je ne pouvais pas le laisser partir…
* Tu n’as pas…, souffla Mario inquiet.
* Je lui ai proposé de danser… En gros, je l’ai un peu chauffé et ça a marché.
* Et c’est là qu’il t’a vendu sa dope…, résuma le lieutenant qui n’était pas sûr de vouloir connaitre la fin de l’histoire.
* Oui, et, pour être sûr que je l’achète, il m’a parlé des empathes. Son histoire m’avait intéressée et je suis sûre qu’il s’en est rendu compte…
* Il t’a raconté quoi ?
* D’après lui, ces gens qui ressentent les émotions des autres auraient le pouvoir de nous manipuler pour nous inciter à devenir de mauvais personnes…
* C’est ridicule… A compter que ce don existe, pourquoi voudrait-on manipuler des gens pour qu’ils deviennent mauvais ? S’interrogea Mario.
* D’abord, ce don existe et pour preuve, je fais partie de ces gens… Pour ce qui est de la manipulation, ce serait possible venant de certaines personnes, mais il ne faudrait pas généraliser !
* Donc, il t’a raconté sa petite histoire avant de te proposer une pilule que tu as accepté comme ça…
* Avant de me proposer sa dope, il m’a assuré que j’avais le pouvoir de sauver le monde de ce fléau qui sévissait dans le monde des rêves…
* C’est n’importe quoi ! Et toi, tu l’as cru…
* Non, mais j’avais besoin d’une preuve… Sans quoi, personne de l’équipe ne m’aurait cru…
* Donc quoi ? Tu as payé ce type pour avaler sa pilule, histoire d’être sûre de rencontrer des empathes dans tes rêves ? Demanda Mario sarcastique.
* J’ai bien payé pour la dope que j’ai coincé entre ma joue et ma gencive… La seule chose que je n’avais pas prévu c’était que la capsule fonde aussi vite de ma bouche… Si bien, que du moment où j’ai senti les premiers effets sur la piste de danse alors que j’allais sortir, il était déjà trop tard…

Mario ouvrit la bouche, mais n’eut pas le temps de répondre que quelqu’un frappa à la porte. Lorsque Mario donna l’autorisation d’entrer, un officier fit son apparition, la mine grae.

* Une certaine Mélissa Valère demande à vous voir, lieutenant… Mais si vous êtes occupé, je peux la reconduire auprès du commissaire…
* C’est bon, nous avions fini… Elle est à l’accueil ?
* Oui. Je l’accompagne à votre bureau…

Alors que le jeune officier disparu en laissant la porte ouverte, Mario regarda Lya d’un air sévère.

* Plus jamais tu ne me refais ça…
* Promis ! enfin, si je fais toujours partie des vôtres…
* Qui t’as dit le contraire ?
* Personne, mais…
* Maintenant, tu es implicitement impliquée dans cette affaire donc tu ne pourras pas nous aider à mener l’enquête…
* Je m’en doutais…
* Mais rien ne t’empêche d’assister à nos réunions…
* Tu crois vraiment que le commissaire va être d’accord ? Demanda Lya septique.
* Je m’en occupe… Allez, rentre ! Tu as une mine affreuse… Lança-t-il avec un grand sourire.

\*\*\*

Au fond de la salle, adossée au mur, Lya écoutait le lieutenant relater les aveux de cinq assassins, dont Mélissa Valère. Tous avaient dit plus ou moins la même chose. A des jours différents, chacun était allé dans la même discothèque, l’Empire Club dans laquelle ils avaient rencontré un dealer qui, pour leur vendre sa drogue hallucinogène, leur avait raconté une histoire à dormir debout. Enfermés dans leur rêve, une voix leur aurait martelé que les personnes trop gentilles leur veulent du mal, ce qui les auraient rendus fous au point de commettre l’irréparable.

* Et bien sûr ce n’est que maintenant qu’ils retrouvent la mémoire, grinça Julien en fixant la criminologue d’un regard dur.

Le sous-entendu était clair et n’échappa pas à Mario qui vint au secours de sa coéquipière.

* De ce que l’on a pu constater ces derniers temps, il est clair que l’amnésie due à cette drogue s’estompe au bout de trois semaines environ et vous serez tous d’accord pour dire que ces derniers aveux corroborent avec l’histoire de Lya…
* Vous avez pris leur déposition ? demanda le commissaire afin de couper court au débat.
* Oui et je leur ai, également, montré le portrait-robot qu’ils ont tous reconnu comme étant le vendeur de drogue.
* Bien, il est temps d’arrêter cet homme, annonça gravement Jean-Pierre Colin. Je vais voir avec la BAC pour envoyer l’assaut au plus vite.

La porte s’ouvrit brusquement et Noah surgit dans la pièce, le souffle court. Tous les regards convergèrent vers le jeune brigadier qui ne prit pas la peine de s’excuser.

* Un pharmacien s’est fait agressé ce matin, près de la boite… Haleta Noah.
* Et ? Le pressa julien qui ne voyait pas où son collègue voulait en venir.
* La victime est en observation à l’hôpital et l’agresseur est dans mon bureau… Il semble amnésique.
* Je vous laisse l’interroger, brigadier et me donner votre rapport au plus vite, ordonna le commissaire.
* S’il est sous l’emprise de la drogue, donc amnésique durant trois bonnes semaines, ça m’étonnerais que tu en tire grand-chose…, intervint Mario à l’attention de son collègue.
* Très bien, je vous laisse donc lui faire une prise de sang pour analyse de toxiques et s’il est positif, mettez-le en garde à vue…

Noah referma la porte derrière lui.

La journée touchait à sa fin et les policiers avaient hâte de retrouver leur famille. L’équipe de Jean-Pierre s’apprêtait à sortir de la salle lorsque la voix de Lya se fit entendre.

* J’aimerais assister à l’arrestation du dealer…
* Tu ne crois pas que tu en as assez fait ? S’écria Julien, agacé.
* Brigadier, le repris le commissaire, je ne veux plus vous entendre et vous, Mademoiselle, je vous rappelle que vous êtes impliquée dans cette affaire.
* Raison de plus, insista la jeune femme, je pourrais servir d’appât…
* Tu veux rire ? Pouffa Julien, incapable de prendre au sérieux la criminologue.
* Je pense que Lya à raison, réfléchit Mario. Elle lui a déjà acheté sa dope une première fois et, à mon avis, il sera moins sur ses gardes si sa cliente revient vers lui pour une autre dose…
* Mais…
* On peut essayer, trancha le commissaire, mais je vous préviens, Gomez, vous êtes tout seul sur ce coup…

En entrant dans la discothèque, Lya se faufila parmi la foule, à la recherche du dealer qui restait introuvable. La jeune femme fit un signe de tête au lieutenant, qui se tenait en retrait, pour lui signifier que leur cible n’était pas en vue. Mario parlait à voix basse dans son micro tandis que Lya prenait commande auprès du barman, lorsqu’un homme vint l’accoster. C’était bien lui, fidèle à son souvenir. La seule différence notable étant que le dealer avait troqué son polo à manche courte pour une chemise blanche qui couvrait totalement son tatouage.

* Je ne pensais pas que j’avais à faire à une habituée de l’Empire Club, souffla l’homme, esquissant un sourire enjôleur.
* Pourtant, je n’ai pas coutume d’aller en boite…, lança Lya en prenant soin d’éviter le regard du dealer qui aurait pu voir à quel point elle était stressée.
* Je comprends… Par contre, je vous préviens, il ne m’en reste plus beaucoup et il y a une forte demande…
* Votre prix sera le mien…
* Cent-cinquante euros… Qui peut descendre à cent euros si vous voulez vendre…
* J’avais prévu, assura la jeune femme, mais pour plus de sécurité, j’ai laissé les sous dans ma voiture… Je vous laisse me suivre.
* Je préfère vous attendre ici…
* Je n’aurais pas assez pour payer une seconde fois l’entrée…, implora Lya. Vous ne pouvez pas faire un effort ?
* Très bien, murmura l’homme en se rapprochant assez pour que la criminologue sente la pointe d’un couteau lui piquer le ventre. Si tu tentes quoi que ce soit…

Tandis que Lya et l’homme tatoué sortaient de la discothèque, Mario lança le signal à ses collègues.

Sur le parking, le dealer utilisait la pointe de son couteau pour forcer la jeune femme à marcher plus vite.

Soudain, une dizaine d’homme tous vêtus de noir et cagoulés sortirent de leur cachette en même temps que l’équipe policière. En une demi-seconde, Lya se retrouva prisonnière des bras musclés de ce type dont la lame menaçait de lui trancher la gorge.

* Ne bougez plus ou je la saigne…, hurla l’homme.
* Ce serait la plus grosse connerie de ta vie, le prévint le brigadier Friche.
* Tu es flic ? Murmura le dealer à l’oreille de la jeune femme.
* Pas vraiment…
* Tu les connais ou pas ? S’énerva-t-il.
* Certains, oui.
* Alors dis leur de se barrer !

Lya hocha la tête et les armes se baissèrent.

Subitement poussée par un élan de courage, la criminologue assena un grand coup de coude dans les côtes de son agresseur qui poussa un râle en relâchant sa prise. Elle ne senti pas la morsure de la lame qui creusa sa joue.

La suite passa trop vite pour le cerveau embrumé de Lya. Elle entendit crier autour d’elle avant de voir un homme se faire maitriser au sol par trois grands et costauds, sans comprendre ce qu’il se passait.

Le calme revient lorsque l’agresseur fut inséré dans un camion de la police nationale. Mario rejoignit la jeune femme qui, sans sommation, enfouit sa tête dans le cou chaud et versa toutes les larmes de son corps.

\*\*\*

Durant près d’une heure, Mario avait posé des questions qui restaient sans réponses. Le gardé-à-vue ne pipait mot, sauf pour demander à voir son avocat.

En attendant le magistrat, le commissaire avait convoqué son équipe ainsi qu’une équipe de la brigade des stupéfiants.

Cette fois-ci, la petite salle était pleine à craquer, et Mario s’interrogeait sur l’absence de son équipière qui avait été relaxée et blanchie de tout soupçon. Jean-Pierre Colin entra dans la salle et s’approcha discrètement de son lieutenant pour lui expliquer que Lya avait décliné l’offre de participer au débriefing à cause d’une migraine. Mario hocha la tête d’un air compréhensif et le commissaire s’installa à sa place. Des années passées à auditionner des délinquants en tout genre avaient appris à Mario à décrypter les mensonges, même lorsque ceux-ci étaient relatés par une tiers personne. De plus, il n’avait pas fallu longtemps au lieutenant pour cerner la personnalité de la criminologue qui, il l’aurait juré, n’aurait raté pour rien au monde l’occasion d’assouvir sa curiosité. Lya devait donc avoir une bonne raison pour ne pas être présente et Mario sentait que ce n’était pas une migraine, mais une raison plus personnelle.

Le policier espérait qu’il ne s’agisse uniquement du contrecoup de l’agression, mais quelque chose lui disait que la jeune femme l’évitait.

Envahit par son questionnement, Mario n’écoutait que d’une oreille distraite le compte rendu de son chef. Durant un bon quart d’heure, le commissaire rappela toutes leurs affaires de crimes et suicides qui semblaient correspondre à cette histoire de trafic de drogue. Sans compter la dernière victime d’agression, qui avait échappé à la mort, l’équipe policière avait comptabilisé dix meurtres et six suicides en l’espace de quatre mois. Les assassins avaient été arrêtés grâce à l’identification de leurs empreintes, tandis que les auteurs des faux-suicides avaient avoués leur crime au bout de trois mois après les faits. Jean-Pierre termina son allocution en annonçant qu’une prise de sang avait été prélevée sur leur dernier agresseur afin de rechercher d’éventuelles traces de drogue.

A ces mots, une femme se leva à son tour. Brune, aux cheveux coiffés en un chignon qui lui donnait un air austère, la femme portait un tailleur blanc sur une jupe crayon foncée qui la grandissait davantage.

En voyant cette femme qui ressemblait plus à une secrétaire avec ses petites lunettes ronde, Mario ne put s’empêcher de sourire en imaginant la réaction du brigadier Friche. Carole Gaminot, lança un regard courroucé en direction du lieutenant avant de prendre la parole.

* Cela fait plusieurs mois que nous avons eu vent qu’une nouvelle drogue tourne dans la région… D’après nos sources, elle serait originaire des pays d’Asie et revendue sous le manteau en France et dans d’autres pays de l’Union-Européenne.
* Est-ce que vous avez pu la faire analyser pour connaitre ses propriétés et sa composition ? Demanda Mario qui voulait en finir au plus vite avec cette réunion qui lui paraissait interminable.
* J’allais y venir, grinça la commandante, mais puisque vous êtes si pressé… Deux de nos indics sont passés par le dealer que vous avez arrêté. Après plusieurs semaines d’amnésie, ils nous ont rapporté que cette drogue a une forte puissance hallucinatoire et qui inhibe la mémoire à court terme…, Mais je crois savoir qu’une de vos collaboratrices en a déjà fait les frais, lança—t-elle sur un ton sarcastique.
* Il se pose donc la question de savoir si cette drogue pourrait amener quelqu’un au meurtre, intervint Julien en guise de soutient à son lieutenant.
* A mon avis, n’importe quel juge déclarera l’homicide, volontaire ou non, irrecevable compte tenu du peu de connaissance que nous avons sur cette drogue. Sans oublier que les produits hallucinogènes ne sont pas répertoriés comme armes, mais comme produits stupéfiants…
* Si je comprends bien, notre dealer ne pourra pas être condamné pour les meurtres occasionnés par sa drogue, ragea Noah.
* Pour meurtre, surement pas… Mais il serait tout de même jugé pour détention et vente de produits illicites… D’ailleurs, nous avons vu avec le commissaire Colin pour que ce soit moi qui interroge le suspect puisqu’il s’agit d’une affaire de stupéfiants, ce qui relève de notre brigade…

La sentence était sans appelle. Mario, qui s’était maintes fois imaginer menant cet interrogatoire, était dépité.

Sa déception fit rapidement place à ses questionnements concernant l’absence, infondée à ses yeux, de sa partenaire.

Entre son inquiétude et ses désillusions, cette matinée avait mal commencé et Mario avait besoin de réconfort, qui passerait d’abord par les réponses de Lya.

S’octroyant une pause, qu’il considérait bien méritée, le lieutenant alla prendre l’air sur le parking du commissariat. Son téléphone collé à l’oreille, il espérait que son amie daigne décrocher. Ce n’est qu’à la quatrième sonnerie que la voix de la criminologue se fit entendre. Elle semblait à peine réveillée et peu encline à discuter, mais Mario voulait s’assurer que sa partenaire allait bien, et surtout que la cause de son désarroi ne remettrait pas en question leur naissante amitié.

Il était hors de question de la brusquer en étant trop cash. Mario opta donc pour détourner ses interrogations.

* Je venais juste aux nouvelles… Le commissaire m’a dit que tu ne te sentais pas bien…
* J’ai vus mieux…, approuva la jeune femme.
* Eh bien, pour te requinquer, tu devrais passer au commissariat, proposa Mario d’une voix enjouée. D’ici vingt minutes, l’interrogatoire du dealer va commencer…
* Je suis désolée, Mario, mais là je ne suis pas en état… Je suis sûre que tu t’en sortiras aussi bien sans moi.
* Sauf que ce n’est pas moi qui vais mener les hostilités…
* Qui ? demanda Lya, qui sortit de son apathie en imaginant la tâche confiée à Julien Friche.
* La commandante de la brigade des stup’…
* Hum ! Pouffa-t-elle. Ok, tu as gagné… J’arrive dans dix minutes.

L’interrogatoire avait déjà commencé depuis près d’une demi-heure lorsque Lya fit son apparition dans la pièce adjacente.

Dans la pénombre, le lieutenant s’autorisa à épier du coin de l’œil, la jeune femme. Vêtue d’un survêtement gris et d’un sweet à capuche noir, la criminologue faisait plus jeune que ses trente ans. Le léger maquillage soulignait ses yeux verts et, avec sa peau parfaite, le fond de teint n’était en rien nécessaire. Lorsque Lya tourna la tête et plongea ses yeux dans ceux du lieutenant, ses pommettes rosirent, la rendant encore plus belle. La jeune femme rendit son sourire à Mario avant de se concentrer sur ce qu’il se disait dans la pièce emplie de lumière.

* Qui vous fournit les pilules ?
* Je ne sais pas… En général, je les reçois dans un carton devant ma porte.
* Et pour payer votre fournisseur, vous faites comment ? Insista Carole.
* Il me laisse une adresse dans le carton…
* Très bien… Je vous propose un deal, vous m’aidez à coffrer le cerveau de votre réseau et je ferais en sorte de réduire votre peine…
* Elle serait réduite de combien ? Demanda l’avocat.
* On pourrait facilement passer à cinq ans avec sursis…
* Ce n’est pas assez compte tenu du risque que vous allez faire prendre à mon client.
* Maitre, dois-je vous rappeler que Monsieur Lafaye n’en n’est pas à sa première incarcération pour vente de stupéfiants ? S’exaspéra la commandante. C’est à prendre ou à laisser.
* J’accepte, devança le dealer.
* Une dernière question, j’aimerais comprendre pourquoi vous avec raconté à vos clients cette histoire de faux gentils.
* Vous n’êtes pas obligé de répondre, avertit l’avocat. Cette question est hors propos.
* C’était une idée de mon frère, affirma Thomas Lafaye, sans écouter le magistrat. D’après lui, cela pouvait intriguer les futurs clients et les inciter à acheter cette pilule magique, enfin à leurs yeux… Et il n’avait pas tort.

Lya n’en revenait pas. Ce type n’avait pas agi seul et son complice était, apparemment, la tête pensante du duo.

\*\*\*

Dans son appartement situé en périphérie de Grenoble, Lya ouvrait sa seconde bouteille de rouge, un Monthelie qu’elle avait acheté chez un vigneron de la petite ville bourguignonne. Elle servit les deux verres avant de tremper les lèvres. Mario la regardait en souriant alors que la jeune femme tournait son verre et humais ses arômes tel un œnologue aguerri. L’effet de l’alcool n’avait pas encore endormi son cerveau et posant son verre, la jeune femme se rapprocha du lieutenant, montrant ouvertement ses intentions. Mario eut un petit mouvement de recul qui la vexa.

Plus raisonnable que sa coéquipière, Mario n’avais bu qu’un verre du Gigondas que la criminologue avait ouvert en premier. Les révélations du dealer l’avaient laissé pantois, si bien qu’il en avait oublié ses inquiétudes concernant Lya.

Le lieutenant pris le temps de déguster une lampée du liquide rouge aux arômes épicées avant de tenter d’amadouer sa jeune équipière.

* Je ne veux pas abuser de la situation…, s’excusa-t-il.
* Mais j’ai toute ma raison…
* Avec l’équivalent d’une bouteille dans le sang ? Se moqua-t-il.
* Je t’assure, je tiens bien l’alcool.
* Si tu le dis, mais déontologiquement…
* Il ne peut rien se passer entre nous puisqu’on travaille ensemble, bougonna-t-elle.
* Ce n’est peut-être pas plus mal…
* Ouais, surtout quand on essaye d’allumer un homme marier, consentit-elle.
* Dis-moi, je me trompe ou tu cherchais à m’éviter ce matin ? Demanda Mario pour changer de sujet.
* Un peu…, répondit la jeune femme d’une petite voix.
* Pourquoi ? Qu’est-ce que j’ai fait ?
* Ce n’est pas ce que tu as fait, mais ce que j’ai ressenti qui me perturbe.
* Et qu’est-ce que tu as ressenti ?
* En premier, un intense frayeur… Mais ça venais surement de moi.
* De moi, aussi, avoua Mario. Je t’assure, j’ai vraiment eus peur de te perdre.
* Mais j’ai également ressenti une quiétude et un bonheur total quand j’étais dans tes bras…
* Voilà l’effet que font les contes de fée sur les femmes, claironna Mario en riant. Je comprends mieux pourquoi vous croyez encore au prince charmant…
* Je savais que tu ne me prendrais pas au sérieux, lança Lya déçue. Alors, je ne comprends pas pourquoi tu t’acharne à prendre ma défense quand Julien me nargue.
* Peut-être parce que je suis comme toi…, souffla le lieutenant.
* Comment ça ?
* Ce qui s’est passé hier, m’as appris beaucoup de choses sur moi, dont la première qui est que j’ai peur de te perdre...
* Ah…
* Hier, quand tu t’es effondré dans mes bras, j’ai ressenti les émotions que tu as évoqué…
* Donc toi aussi ? Demanda Lya, le regard débordant d’espoir.
* Non…, murmura-t-il en l’attirant à lui. Ce n’est pas de l’amour, c’est juste une pulsion.
* Un genre d’échappatoire au traumatisme qu’on a vécu… Souffla Lya, haletante.
* L’envie qu’on devrait repousser…
* Ou qu’on peut assouvir…

En une seconde, Lya se retrouva dos contre la porte de sa chambre, liée au beau et ténébreux lieutenant. Les langues se nouèrent, les mains se cherchaient tandis que chacun se s’offrait à l’autre sans véritable douceur, dans l’urgence de leur besoin de réconfort.

Au petit matin, les corps enlacés et épuisés s’apaisèrent jusqu’à trouver le sommeil que le réveil peina à ranimer.

Emergeant doucement, Mario secoua légèrement pour éveiller la belle qui affichait une expression de stupeur. Lya avait finalement trop bu la veille pour comprendre instantanément l’erreur qu’elle avait fait. Le simple fait de constaté que cet homme, marié de surcroit, était dans son lit, lui provoquait des haut-le-cœur. La panique commençait à l’envahir tandis que le lieutenant la regardait s’habiller avec un léger sourire, ce qui l’énerva davantage.

* Tu te rends compte de ce qu’on a fait ? s’écria-t-elle.
* Oui, répondit Mario calmement. Mais ça ne sers à rien de te mettre dans cet état…
* Putain, mais si ta femme l’apprend…
* Eh…, souffla le lieutenant en se levant à son tour pour prendre la jeune femme dans ses bras, on a fait une connerie, c’est clair, mais il n’y a aucune raison que ma femme le sache.
* Ok… On fait quoi, maintenant ?
* On va commencer par se promettre que ça ne se reproduira plus…, murmura-t-il en la forçant doucement à le regarder dans les yeux. Promis ?
* Juré, répondit-elle en souriant.
* Maintenant, vas te doucher et moi je prépare le petit déjeuner…

Sous le jet brûlant, des flashs de la nuit passée lui revinrent en mémoire. Le souvenir de ses baisers, de ses caresses et de son odeur serrait d’autant plus le cœur de Lya qui avait fait la promesse. Pourtant, elle n’était plus vraiment sûre de pouvoir la tenir. Lya rejoignit, avec un sourire forcé, sa cuisine d’où flotte une odeur de café.

* Je suis désolée pour ma réaction…, s’enquit la jeune femme en attrapant une tartine que Mario avait beurré. Tu as sûrement raison, ce doit être l’effet du choc émotionnel.
* On en parlera plus tard… Dépêche-toi, on va être en retard.
* Le commissaire a prévu qui pour l’interrogatoire ? Demanda la criminologue qui n’avait pas perdu de sa curiosité.
* Je te laisse deviner…, lança Mario qui voulait lui changer les idées.
* Ok…
* Mais là, on y va !

Lya attrapait son sac et ses clés tandis que Mario avait déjà dévalé les marches, l’attendant en bas de l’immeuble. Le lieutenant proposa de prendre le volant, trop inquiet que son équipière puisse perdre la route des yeux à force de réfléchir. Durant tout le trajet, elle nomma une à un les membres de l’équipe de Jean-Pierre Colin et Mario répondait toujours avec un sourire mystérieux.

Il mit fin au supplice à quelques mètres seulement du commissariat.

* J’ai proposé au commissaire que ce soit toi qui mène l’interrogatoire.
* Moi ? Demanda-t-elle estomaquée. Mais je n’ai aucune expérience dans la matière.
* Du peu d’information qu’on a sur notre suspect, il est jeune et il a un problème mental…
* Ok, mais ça ne m’empêche pas de penser que tu es le mieux placé pour gérer un audition…
* Avec le commissaire, on s’est dit qu’une femme pourrait le mettre plus facilement en confiance…
* Et toi, tu as pensé que mon empathie serait un atout…, comprit-elle.
* Exactement… Bon, le commissaire t’expliquera tout plus en détail.

Lorsqu’ils entrèrent dans le commissariat, Lya se dirigea directement vers le bureau de Jean-Pierre. Mario était sur ses talons quand son collègue l’intercepta.

* J’imagine que c’est ton idée ? Râla julien sans préambule.
* De quoi ?
* Je pensais avoir l’occasion de cuisiner le complice, mais le commissaire vient de me dire que Lya allait s’en charger… Vu que vous avez l’air proche, j’en conclue que…
* Eh bien, tes conclusions sont fausses, parce que je n’ai rien à voir avec la décision du chef.
* Ouais, je vais te croire...
* Mais tu es jaloux ?
* D’une gamine ? Se renfrogna Julien.
* Alors explique-moi pourquoi tu es aussi odieux avec elle.
* Je la trouve simplement trop jeune pour être criminologue et trop naïve aussi… Et elle me fait penser à ma sœur, exaspérante quand elle se montre trop sûre d’elle.
* Ah, je comprends mieux, railla Mario. En fait, tu l’apprécie beaucoup, mais tu n’oses pas lui dire.
* Je n’ai jamais dit ça…

A ce moment-là, deux hommes entrèrent dans le commissariat, coupant la parole aux deux collègues. Le plus vieux devait approcher la soixantaine et montrait une certaine aise de par sa façon de se déplacer nonchalamment. Il était accompagné d’un homme d’une vingtaine d’années, qui pouvait être son petit-fils. Son comportement ressemblait à celui d’un enfant timide, presque apeuré, tenant une figurine contre son cœur et le regard perdu sur l’horizon.

Le plus vieux adressa poliment un signe de tête aux deux policier qui le lui rendirent, tandis que le plus jeune détournait le regard.

Les deux visiteurs semblaient perdus. Tant par altruisme que par curiosité, Mario les rejoignit pour leur proposer son aide.

A l’annonce du nom du jeune homme au comportement étrange, le lieutenant se prit à regretter d’avoir laissé sa place à son équipière pour mener l’interrogatoire.

Leur servant de guide, Mario invita le plus jeune à entrer dans la salle d’interrogatoire, refusant l’entrée à la famille.

Le grand-père ne se démonta pas et, sûr de son droit, expliqua au policier qu’il est le tuteur légal de son petit-fils. De ce fait, il était dans son devoirs d’assister à l’audition. Peu convaincu, Mario laissa entrer les deux hommes dans le doute et couru donner l’information au commissaire.

Au moment où la porte s’ouvrit brusquement, Lya était en grande discussion avec Jean-Pierre Colin.

* A voir votre tête, Gomez, vous avez rencontré notre suspect, conclue-t-il.
* Vous étiez au courant ? Demanda le lieutenant mi-figue, mi-raisin.
* Bien sûr, sinon je n’aurais jamais accepté qu’une étrangère fasse l’interrogatoire. Sans vouloir vous vexer, s’excusa-t-il auprès de Lya.
* Pas de problème.
* Je l’ai accompagné dans la salle, mais le grand-père a insisté pour assister… Je n’ai pas vraiment eu le choix.
* Vous avez eu bien fait.
* Mais les familles attendent à l’extérieur, normalement…, s’indigna Mario.
* Sauf qu’il s’agit du tuteur légal de monsieur Thévenet et que, dans ce sens, il a un droit de regard sur la procédure tout comme les parents d’enfants… Bien mademoiselle, vous allez pouvoir commencer, s’adressa-t-il à la jeune femme. Le lieutenant sera à côté de vous pour vous épauler.

L’analyse du langage non-verbale du jeune suspect faisait penser aux policiers qu’il avait quelque chose à se reprocher. Pourtant assez ouvert, Mario ne dérogeait pas à la règle, s’imaginant un interrogatoire extrêmement simple.

Le regard fuyant, ainsi que sa manie de tripoter sa petite figurine, démontrait un stress évident que la jeune criminologue traduisait comme une anxiété intense.

* Est-ce que vous voulez un verre d’eau ? Demanda-t-elle aux deux hommes.

La réponse se fit attendre. Visiblement le suspect n’osait pas prendre la parole. Le grand-père répondit pour deux, par la négative.

* Je comprends vos inquiétudes, monsieur Thévenet, mais je veux seulement vous poser des questions.
* Poser des questions… Poser des questions…, Répéta Henri en se balançant sur sa chaise.
* Il y a trop de stimuli, informa le grand-père.
* Je comprends… Veuillez m’excuser, lança Lya en sortant rapidement de la pièce pour rejoindre ses collègues.

Mario la suivit sans un mot, le visage tendu du gars qui ne pouvait cacher son agacement.

* Si vous voulez que je puisse mener à bien cet interrogatoire, il faudrait me trouver une autre salle, moins éclairée et insonorisée…, affirma Lya sans préambule.
* Tu es sérieuse là ? S’exclama Julien
* Oui, ce qu’il appelle stimuli ce sont tous les bruits et toutes les lumières qui peuvent déconcentrer le suspect…
* Ou une simple ruse pour gagner du temps…, suggéra Mario.
* Est-ce que tu as compris de quel handicap souffre cet homme ? S’énerva Lya contre son équipier.
* Je ne sais pas… une déficience mentale, tenta le lieutenant.
* Pire, il est autiste… Certes un haut niveau, mais il n’en reste pas moins autiste.
* Il peut toujours en jouer…, insista le brigadier.
* Non ! s’écria-t-elle. Contrairement à toi, un autiste ne sait pas faire semblant !
* Et qu’est-ce que tu t’y connais en autiste, toi, s’exclama Julien, piqué au vif.
* Si tu veux tout savoir, mon frère est un autiste bas niveau, avoua la jeune femme en retenant les larmes qui menaçaient de couler. Maintenant, on fait quoi ? On reste là à se chamailler ou on trouve une salle où je pourrais l’interroger ?
* Très bien, intervint le commissaire, Exceptionnellement, vous pouvez utiliser la salle du personnel… On n’y entend presque aucun bruit et vous n’êtes pas obligé d’allumer…
* Et si quelqu’un rentre ? Demanda Julien, aigri.
* Je ferais en sorte que personne ne vous dérange.
* On y va…, lança Mario.
* Non, j’y vais seule… Il sera plus à l’aise en tête à tête…, expliqua la jeune femme.
* Mais s’il devient violent…
* Dans ce cas, je t’appellerais.

Le suspect sursauta lorsque la porte ‘ouvrit sur la criminologue. Après leur avoir assuré que leur requête implicite avait été comprise et acceptée, elle les guida dans leur nouvelle salle d’interrogatoire.

Durant le court trajet, la jeune femme repensa à la phrase qui l’avait hantée dans son rêve-éveillé et un début d’explication commençait à émerger.

La salle du personnel était à peine éclairée par les fentes des volets, si bien qu’on apercevait seulement les formes de la table, des chaises, du plan de travail avec son micro-onde et de l’évier sur lequel séchaient encore quelques verres. Lya proposa aux deux hommes de s’assoir, mais le suspect semblait ne pas l’entendre. Visiblement, moins stressé et plus à son aise dans cet environnement calme, Henri alla se servir à boire sans même demander la permission. La criminologue en profita pour engager la conversation tout en se servant un verre d’eau.

* Est-ce que je peux dire « tu » ?
* Je ne pense pas qu’il comprenne votre question, intervint le tuteur. Vous pouvez toujours essayer…
* Est-ce que vous savez quels sont ses intérêts restreints, Mr… ?
* Tardy… Je suis le grand-père maternelle, se présenta-t-il. Il a toujours eu un faible pour la musique en général, de tous les genres et toutes les époques…
* Henri ? appela Lya en s’efforçant de ne pas fixer son regard sur le jeune homme. Est-ce que tu as des chanteurs préférés ?
* Quel pays ? Demanda-t-il d’une voix monocorde.
* France…
* Quelle année ?
* Les années soixante-dix, par exemple.
* Daniel Balavoine…
* Et est-ce que tu connais Tino Rossi ?
* Oui.
* Tu peux me donner des titres ?
* « Les roses blanches », « Petit papa Noël »
* Est-ce que tu connais la chanson « Toutes les mères » ?
* Je ne veux pas parler de maman…, répéta Henri en tapotant sa petite figurine.
* Si vous commencez à lui parler de sa mère, vous risquez de le braquer, averti le grand-père. Elise est décédée, il y a seulement 6 moi et je pense que le traumatisme est encore récent.
* Est-ce que vous savez pourquoi Henri a été convoqué par la police ? Demanda Lya sans s’occuper du suspect qui se calmait petit à petit.
* J’ai cru comprendre que Thomas s’est encore fait prendre pour trafic de drogue…
* C’est ça, confirma la jeune femme. Pour vendre son produit, monsieur Lafaye a raconté à ses clients une histoire racontant, en gros, que les gens trop gentils nous veulent du mal…
* Elle était trop gentille…, réagit aussitôt Henri. Elle voulait me faire du mal…
* Tu parles de qui ? De ta mère ?
* Je ne veux pas parler de maman…, repris en boucle le jeune homme.

Le suspect était de plus en plus agité et pris d’écholalie presque incessante. La criminologue comprenait qu’il y avait un rapport avec la mère du jeune homme, mais lequel ? Probablement qu’elle avait fait une allusion quelconque que son fils aurait mal compris. Soudain, le seul point commun qu’il y avait entre toutes ces victimes lui fauta aux yeux.

* Elle est morte de quoi ? Demanda Lya au grand-père, de façon presque trop abrupte.
* Du jour au lendemain, Henri s’est mis à ne plus calculer Elise expliqua l’homme. Il ne lui parlait plus et chaque contact physique se terminait par des cris et de la violence. Elise n’a pas compris, et encore moins, supporté que son enfant adoré la rejeté et elle est tombée en dépression avant de mettre fin à ses jours.
* Ma question va peut-être vous paraitre farfelue, mais elle est primordiale…
* Des bizarreries avec un enfant autiste, on le voit tous les jours…, je n’en suis plus à une près, plaisanta le grand-père.
* Est-ce qu’elle avait, ce qu’on pourrait appeler, un don d’empathie ?
* Oh oui, affirma-t-il. Nul ne pouvait cacher longtemps ses émotions à Elise et même le plus endurci se serait retrouvé à découvert face à ma fille.
* Est-ce qu’elle aurait pu chercher à l’expliquer à Henri ?
* A Henri, je ne sais pas…, mais je l’ai souvent entendu dire à Thomas, quand il était petit, et à son ex-mari qu’elle peut lire en nous comme dans un livre ouvert…
* Je vois, murmura Lya en épiant Henri qui semblait ne pas les écouter.
* Quoi ? Vous pensez qu’elle aurait pu dire ça à Henri ? Mais…
* Pas consciemment ou alors sans réfléchir, repris la criminologue en se forçant de paraitre rassurante. Je vais essayer un truc…
* Quoi ?
* Henri, j’ai une dernière question à te poser, annonça Lya en se rapprochant du jeune homme. Est-ce que tu me comprends, si je dis que je peux lire en toi comme dans un livre ouvert…
* Elle voulait me faire du mal ! S’écria Henri, pris de panique.
* Non, Henri…, murmura la jeune femme d’une voix douce. Ta maman ne voulait que ton bonheur.
* Je lis en toi comme dans un livre ouvert…, répéta le jeune homme de sa voix dépourvue d’émotion. Elle pouvait entrer dans ma tête pour me faire du mal…
* Non, pouffa Lya malgré elle. Personne ne peut entrer dans ta tête, tu peux en être certain. Est-ce que tu veux que je t’apprenne quelque chose ?

Le jeune homme s’assis en silence. Il semblait plus calme et dans l’attente des explications de cette étrangère.

* Tout d’abord, est-ce que tu reconnais les émotions ?
* Oui, devança le tuteur.
* Pourquoi on pleure ?
* Parce qu’on est triste, répondit Henri.
* Et quand on rit ?
* Parce qu’on est content.
* Et est-ce que tu sais ce que font les émotions à l’intérieur de ton corps ?
* Je ne pense pas, lança le grand-père en haussant les épaules.
* Quand on a peur, expliqua Lya sans relevé le ton sarcastique, on tremble…Et quand on pleure, nos muscles des épaules et du ventre se contractent…

Afin d’être sûre que le jeune homme comprenne ce qu’elle lui disait, la criminologue mimait les émotions. Henri restait muet, mais le retour au calme était totalement revenu et il semblait captivé par ces nouvelles informations.

* Ta maman vous simplement te dire que tu ne pouvais pas lui cacher tes émotions…
* Elle allait me faire du mal, répéta doucement Henri, une larme roulant sur sa joue.
* Non, ta maman t’a toujours aimé. Elle était différente des autres mamans, parce qu’elle ressentait sur elle l’effet de tes émotions… Si tu préfères, quand tu étais triste, elle pleurait en même temps que toi et quand tu avais peur, elle tremblait aussi… C’est pour ça qu’elle pouvait te rassurer quand que tu n’aies rien à dire.

Sur ces mots, Lya congédia poliment les deux hommes et fut surprise de trouvé Mario derrière la porte.

* J’ai entendu des cris, donc je me suis inquiété, s’excusa le lieutenant en regardant le jeune autiste passer les portes coulissantes.

Lya ne répondit pas, encore vexée que celui qu’elle aimait comme un frère n’ai pas su lui faire confiance. Mario paru comprendre la cause de son énervement et la suivit sans un mot jusqu’au bureau du commissaire, où les attendaient le reste de l’équipe.

* Alors ? Demanda Noah, curieux.
* C’est une victime dans cette histoire, affirma la criminologue.
* Qui te dit qu’il ne t’a pas banané ? Railla Julien. On n’a même pas pu assister à l’interrogatoire…
* Tu apprendras qu’un autiste ne sait pas mentir.
* Vous pouvez nous en dire plus ? ordonna le commissaire, visiblement agacé.
* J’ai dû ruser pour avoir un semblant de réponse et, finalement, j’ai compris qu’il y avait eu un quiproquo entre notre suspect et sa mère.
* Quel genre, le quiproquo ? Demanda le brigadier d’un air suspicieux.
* Une phrase banale, pleine de sous-entendus que son fils à compris de travers…, lança Lya d’un air las. L’expression «je lis en toi comme dans un livre ouvert » a été compris par « j’ai le pouvoir d’entrer dans ta tête pour te faire du mal »…
* C’est n’importe quoi, s’indigna Julien. Tout le monde sait ce que signifie cette expression.
* Pas tous non ! Un exemple tout bête, demande à un autiste s’il donne sa langue au chat et, à coup sûr, il te demandera pourquoi tu dis ça…
* Tu dis n’importe quoi…
* Brigadier ! explosa Jean-Pierre.
* Tout ça pour dire que c’est une situation qui peut arriver. Les autistes ne comprennent pas nos sous-entendus, nos mots qui ont plusieurs sens et encore moins nos expressions qui ne veulent rien dire si l’on ne le prend pas dans leur ensemble.
* Ce qui voudrait dire que, si cet autiste a raconté à son frère cette histoire erronée…
* Ça veut surtout dire que notre dealer a utilisé l’incompréhension de son frère pour créer une histoire folle à raconter.

\*\*\*

Ce mois de juin s’annonçait chaud et sur la terrasse du bar à vin l’atmosphère était encore lourde. La nuit commençait à décliner et les lumières de la ville venaient de s’éclairer, tandis que l’équipe policière et leur nouvelle mascotte, Lya, sirotait un verre de Côte du Rhône premier cru. Seul julien avait refusé de les rejoindre. Passablement jaloux ou amoureux de Lya, nul ne comprenait réellement son comportement sexiste envers la jeune femme.

Entre le lieutenant et la criminologue s’était créé une relation plus qu’amicale, presque parentale. Si bien que tous deux s’amusaient à dire qu’ils étaient frère et sœur de cœur. Le traumatisme dû à l’agression se dissipait de jour en jour et les émotions que Lya avait, jadis, pris pour de l’amour avaient complètement disparues, écartant toute ambiguïté entre les deux amis.

* Et maintenant, qu’est-ce qu’il va se passer pour le jeune autiste ? Demanda Noah.
* J’imagine qu’il va reprendre sa vie… Comme nous d’ailleurs, souffla Lya en fixant Mario avec un regard de chien battu.
* Surement, approuva le commissaire. Par contre, les assassins vont être jugés pour meurtre…
* Mais ce sont également des victimes du dealer, s’indigna Noah.
* Pas aux yeux de la loi. Pour ce qui est du dealer, il devrait prendre au minimum cinq ans pour détention et vente de stupéfiants…
* Mais pas pour la manipulation de son frère, lança Mario dépité.
* Je n’en serais pas si sûr… le contredit Lya avec un petit sourire en coin. J’ai, comme qui dirait, un peu forcé la main au grand-père d’Henri pour qu’il porte plainte pour abus de faiblesse…
* Tu es trop forte ! S’exclama Mario en embrassant la jeune femme sur le front.
* Bon, j’ai faim… Qui veut manger Chinois ?

Enfin d’accord sur le restaurent choisi, le groupe se leva et marcha dans la même direction.